LA MOSAÏQUE
dans l'architecture à Paris aux XIXe et XXe siècles

Bernard Marrey

EDITIONS DU LINTEAU



Beaucoup d'œuvres sont méconnues du fait qu'elles n'entrent pas dans les catégories, universitaires ou commerciales. Il en est ainsi de la mosaïque architecturale. Elle est le plus souvent ignorée de l'histoire de l'architecture et, n'étant pas commercialisable, elle est ignorée des galeries et des historiens de l'art.

Et pourtant, elles enchantent les rues qu'elles illuminent de leurs couleurs. L'auteur s'est ici attaché à les répertorier et à en faire l'histoire : découvertes.

Sur la couverture :
Détail de la mosaIque d'Auguste Labouret
pour le restaurant Prunier, avenue Victor Hugo

ISBN 978-2-910342-72-2

LA MOSAÏQUE

dans l'architecture à Paris aux XIXe et XXe siècles

Bernard Marrey

ÉDITIONS DU LINTEAU
52 RUE DE DOUAI
75009 PARIS
linteau@orange.fr

Sommaire

Brève histoire de la mosaïque dans l'architecture

Les temps anciens

L'art de la mosaïque semble avoir été inventé par les Grecs. Il est tentant de penser qu'il a commencé par l'assemblage de pierres de couleurs et de tailles différentes, telles qu'on en trouve à Gordion en Asie mineure au VIIIe siècle avant notre ère. À la fin du IVe siècle, les petits cubes, qui permettent d'aboutir à une surface lisse, apparaissent en Sicile et en Grèce. Mais très tôt semble-t-il, et déjà en Égypte, on imagina de suppléer l'insuffisance des couleurs fournies par les pierres et les marbres en utilisant des émaux.

Ce sont toutefois les Romains qui en firent grand usage, d'abord dans le pavement à la suite des Grecs, puis en décor mural à partir du IIe siècle avant notre ère. Ce sont eux qui lui ont donné le nom, utilisé dans toutes les langues européennes : *musiuum opus* qui viendrait de ce que les premières mosaïques murales décoraient les grottes consacrées aux muses, *musaea*. Les mosaïques de Dioskouridès de Samos au IIe siècle, puis de Soso chanté par Pline l'ancien au début de notre ère sont faites de minuscules tesselles, le plus souvent de 2 mm de côté, mais parfois inférieures à 1 mm[1].

1. Voir catalogue de l'exposition « À l'ombre du Vésuve », 29.11.1995 – 25.2.1996 au musée du Petit Palais, Paris.

Dès les Romains, apparaît la distinction entre la mosaïque de pavement (le plus souvent en pierre), et la mosaïque-tableau faite de petits cubes ou tesselles de pâte de verre. Mais cette distinction n'est pas toujours juste si l'on en croit Sénèque : « nous en sommes venus à ce point de raffinement que nous voulons marcher sur des joyaux. »

Les premiers chrétiens utilisèrent la mosaïque pour la décoration de leurs basiliques, à Rome même dès le IVe siècle, puis surtout à Ravenne et à Constantinople au VIe siècle où cet art connut son apogée. Mais la technique était aussi passée dans les Gaules. La célèbre église de la Daurade à Toulouse devait son nom aux remarquables mosaïques qui couvraient le chœur. Construite par les Wisigoths entre 418 et 506, les soixante et quelques niches qui s'étageaient sur trois rangs derrière le chœur illustraient chacune un thème du Nouveau ou de l'Ancien Testament, les personnages étant vêtus « à la romaine ». Des perroquets et des paons, également en mosaïque, surmontaient les colonnes de jaspe et de marbre qui séparaient les niches. « Si les ors y dominent, il s'y ajoute encore une assez abondante variété de vert, rouge, argenté, bleu, violet »[1]. Tel l'a décrit le frère Odon Lamothe qui décrassa les mosaïques en 1633 avec cinq autres bénédictins ; on est obligé de le croire car c'est la seule description qui en reste, l'église ayant été malheureusement démolie vers 1740, à une époque où le goût de la couleur était singulièrement décrié.

Saint Grégoire de Tours au VIe siècle cite plusieurs églises de son temps décorées de mosaïques, et l'on sait que la cathédrale de Reims et le baptistère de Nevers vers 800, l'abside de l'abbatiale de Saint-Denis vers 832, en étaient ornés. La seule qui nous soit parvenue est celle de l'oratoire de Germigny-des-Près près d'Orléans, construit par

1. Sa description a été traduite du latin et publiée par l'abbé Degert dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France,* décembre 1904.

Théodulphe, évêque d'Orléans et abbé de Fleury (devenue Saint-Benoît sur Loire) de 799 à 818.

Retrouvée au début des travaux de restauration entrepris par Juste Lisch en 1868, elle a malheureusement souffert de ces travaux, jugés sévèrement aujourd'hui. Au point de vue stylistique, elle est plus proche des modèles hellénistiques que romains, et notamment de la coupole d'Aix-la-Chapelle, sa contemporaine ; poète et théologien, Théodulphe était un collaborateur de Charlemagne et joua un rôle actif dans cette renaissance carolingienne. Au point de vue technique, elle est très différente des célèbres mosaïques de Ravenne et annonce celles de l'époque romane par l'emploi de pièces de terre cuite vernissée, de cailloux de la Loire et de coquillages nacrés fragmentés.[1]

Il semble qu'à partir de la construction du chœur de la basilique de Saint-Denis (1140-1143), le vitrail, mosaïque translucide, ait supplanté la mosaïque qui, en France, disparaît pratiquement des édifices religieux. Une exception doit toutefois être faite pour la mosaïque de la chapelle de Saint-Firmin – dans la même abbaye de Saint-Denis – réalisée par le moine Albéric à la fin du XIIe siècle (voir dans les « Bonnes adresses – Banlieue »). Cet abandon de la mosaïque va durer plusieurs siècles, au moins en France, alors qu'en Italie, où l'art du vitrail est beaucoup moins développé, celui de la mosaïque perdure. Il se poursuit au XVIe siècle avec, notamment, les mosaïques de la basilique Saint-Pierre à Rome, entreprises vers 1527 et poursuivies tout au long du XVIIe siècle par divers artistes.

Mais on ignore ce qui inspira la description que Rabelais fait du temple de Bacchus dans son cinquième livre de *Pantagruel*, paru en 1564, onze ans après sa mort. Outre le sol « formé de petits carreaux, tous de pierre fine et polie, chacune en sa couleur naturelle », la voûte du temple et

1. Voir May Vieillard-Troiekouroff, « Nouvelles études sur les mosaïques de Germigny », *Cahiers archéologiques*, 1967.

les parois « étaient tous incrustés de marbre et porphyre à ouvrage mosaïque… »

On doit certainement à l'influence italienne le Nymphée du manoir Piedefer à Viry-Châtillon, l'une des seules subsistantes en France. Fait de rocaille et de coquillage, il fut longtemps attribué à Charles Perrault, mais des travaux récents font plutôt penser qu'il serait l'œuvre de Michel Poncet de la Rivière, évêque d'Uzès, probablement dans les dernières décennies du XVIIe siècle. Les coquillages Saint-Jacques, nacres, coraux etc. sont pris dans du stuc coloré de différentes façons. Le dessin est d'une grande précision et les couleurs d'une fraîcheur éblouissante après plus de trois cents ans. Il est le témoin d'une mode passagère – même s'il renaît parfois chez des artistes que l'on dit naïfs.

Il est en tout cas établi que Louis XIV, entiché des arts italiens, fit venir trois mosaïstes florentins en octobre 1668, Ferdinando Migliorini et son frère Orazio ainsi que Filippo Branchi, pour leur commander des mosaïques destinées au mobilier (tables, plateaux…) et pour former des artisans. La mosaïque de table n'est certes pas la mosaïque de sol, mais il n'est pas impossible que les mosaïstes qui posèrent les dallages de marbre des églises du Val de Grâce et du Dôme des Invalides aient été, au moins en partie, formés par eux. Celle du Val de Grâce, posé vraisemblablement vers 1667 est composé de marbres de treize carrières différentes… Au sol ou dans le mobilier, ces mosaïques témoignent de la même envie d'apporter de la couleur dans les intérieurs.

Au cours des mêmes années en Italie, les papes souhaitèrent remplacer les peintures qui s'abîmaient dans les églises par des mosaïques inaltérables. L'atelier chargé de ces travaux, *La Révérende fabrique pontificale de mosaïque* devînt permanent, grâce à Benoît XIII, en 1727. Quatre ans plus tard, Alessio Mattioli parvînt à réaliser des cubes de poudre de travertin liée par de l'huile de lin cuit et colorée par des pigments. Cette invention permettait d'obtenir à peu près toutes les nuances ; les mosaïstes en disposèrent bientôt de quinze mille, au XIXe de vingt-cinq mille !

Le président de Brosses pouvait s'émerveiller : « Ce que l'on fait de mieux à présent, c'est d'ôter tous les tableaux des chapelles de Saint-Pierre que l'humidité avait presque entièrement perdus et d'en faire des copies en mosaïque, les plus belles qu'on ait jamais vues. S'il vous plaît, chaque tableau coûte quatre-vingt mille francs ; ce qui devient moins surprenant quand, en les voyant travailler, on examine leur énorme grandeur, le temps nécessaire pour en faire un et la matière qui y entre : ce sont des chevilles de verre coloré par le moyen des métaux qu'on y mélange dans la fusion »[1].

Francesco Belloni et la Révolution

Si les crédits dont disposait *la Révérende fabrique* connurent des fluctuations, ils permirent une certaine continuité : ce fut grâce à cet atelier que le pape Grégoire XVI pourra faire restaurer la basilique Saint-Paul-hors-les-murs après sa destruction par l'incendie du 15 et 16 juillet 1823. Reste qu'à partir des années 1780, le travail le plus urgent étant réalisé, les commandes pontificales se raréfièrent. Quelques amateurs français incitèrent un des artistes de cet atelier, Francesco Belloni, né à Rome en 1772, à venir à Paris en 1797. Il y fut soutenu par le milieu d'avant-garde, intellectuelle et politique, « Les Idéologues », puis bientôt par la famille Bonaparte[2]. Quelques belles réalisations lui permirent d'obtenir des locaux confisqués, 296 rue de l'Université. Un peu plus tard, le 22 juillet 1800, son atelier fut officialisé et installé dans le couvent des Cordeliers, bientôt transformé en École impériale de mosaïque, dont Belloni fut le directeur

1. Charles de Brosses : *Lettres familières écrites en Italie*. La lettre en question, adressée à M. de Neuilly, n'est pas datée, mais située dans les derniers mois de 1739 ou les premiers de 1740.
2. Henri Lavagne, « Francesco Belloni et la naissance de l'art de la mosaïque à paris sous la Révolution et l'Empire, dans Letizia Tedeschi et Daniel Rabreau, *L'Architecture de l'Empire entre France et Italie*. Mendrizio(CH), Silvana Editoriale, 2012.

appointé en 1801. Joignant des soucis sociaux à la défense du patrimoine, le ministre Chaptal lui procura des apprentis choisis parmi des jeunes sourds-muets avec lesquels il commença des travaux sur des matériaux qu'il fit venir d'Italie. Peu à peu, il parvînt, avec l'aide de chimistes français, à utiliser des couleurs fabriqués sur place. Il commença ainsi à réaliser de petites mosaïques pour le mobilier et, sur des commandes officielle, de grandes mosaïque au sol dont « Le Génie de l'empereur ramenant la paix » qui, inachevée à la chute de l'Empire, deviendra « Minerve conduisant le char de la Victoire » pour la salle Melpomène au Louvre (aujourd'hui exposé dans la salle Chaudet, sculptures françaises). Il réalisera aussi « la plus grande partie des pavés en marbre au rez-de-chaussée et dans les salles du musée du Louvre » sous la conduite de Percier et Fontaine, et notamment dans la rotonde qui précède la galerie d'Apollon, une mosaïque de marbre en huit compartiments « avec des courses de char en grisaille » qui a depuis, disparu[1]. En fait, Belloni pratiquait tous les genres : la mosaïque de pierres dures, dite de Florence, qui est plutôt une incrustation, la mosaïque de marbres par cubes réguliers et la mosaïque d'émail.

L'école survivra aux turbulences de 1815 et deviendra Manufacture royale de mosaïque, employant toujours des sourds-muets jusqu'au début des années 1830 ; la production consistait essentiellement de plateaux de tables et de meubles, voire de coffrets, mais le coût semble avoir été jugé généralement trop élevé pour des plateaux de tables et de meubles. La fin de sa vie est peu connue : selon Chevreul, qui l'avait bien connu dans sa jeunesse, les revenus de Belloni provenaient essentiellement d'achats et ventes de terrains aux environs de Paris…

1. Pierre-François-Léonard Fontaine, *Journal*, tome 2, Paris, ENSBA et IFA, 1987 et Édouard Gerspach, *Gazette des beaux-arts,* janvier 1888.

Les restaurations, le tombeau de Napoléon Ier, l'École des beaux-arts

En 1830, un cultivateur bourguignon découvrit dans son champ des fragments importants d'une mosaïque que Claude Jovet, bibliothécaire d'Autun, acquit en 1832 ainsi que le terrain qu'il fit couvrir en 1834. Il commença sa restauration en s'inspirant d'une pierre antique pour reconstituer le motif central : Bellérophon. Interrompus par sa mort en 1842, les travaux furent repris en 1848 par un mosaïste italien, Costantino Rinaldi d'après un relevé de Paul Balze et la mosaïque fut transportée au Louvre. Après des négociations délicates entre les héritiers de Jovet et la ville d'Autun, elle fut acquise par la direction des Musées et transférée au Musée des Antiquités nationales en 1862 où elle fut entreposée jusqu'en 1879. C'est alors que la toute nouvelle Manufacture nationale de mosaïque de Sèvres entreprit sa restauration sous la direction d'Angelo Poggesi.

L'histoire de ce Bellérophon illustre assez bien à la fois l'intérêt pour cet art ancien et les difficultés qu'il soulevait faute d'une main d'œuvre qualifiée en France. La Commission nationale des monuments historiques eut à faire face à un problème semblable en 1843, lorsqu'elle voulut entreprendre la restauration de la mosaïque du cul-de-four de l'abside de l'église de la Très Sainte Trinité à Germigny-des-Près et sollicita un mosaïste romain, M. Ciuli. M. Caristie proposa à la Commission que l'on envoie « M. Ciuli faire une tournée dans les endroits où il y a des mosaïques antiques à restaurer. »

Cependant, plus que la découverte d'une mosaïque romaine, 1830 est restée dans notre histoire comme l'année de la bataille d'*Hernani*. Les romantiques se révoltent contre les vieilles barbes classiques. Contre le gris imposé par Louis XIV et les « classiques », que les couleurs éclatent ! L'un des acteurs les plus actifs de cette « renaissance » de la couleur en architecture sera Félix Duban. Plus âgé de cinq ans que Victor Hugo, il succéda à son beau-frère Debret comme architecte de l'École des beaux-arts en 1834 où il

introduisit plusieurs peintures sur lave émaillée et fera faire plusieurs travaux en mosaïque au cours des années 1860.

Mais le 12 mai 1840, Charles de Rémusat, ministre de l'Intérieur du roi Louis-Philippe, fut chargé par le Roi de proposer à la Chambre d'aller chercher à Sainte-Hélène les cendres de Napoléon Ier. Il confia le projet du tombeau à Duban qui n'eut pas le temps de l'exécuter car le ministère tomba en octobre. Son successeur, François Duchâtel, lança l'idée d'un concours dans des conditions d'une obscurité telle qu'on eut bientôt la certitude que le choix était déjà arrêté. Quatre-vingt-dix projets furent envoyés et finalement exposés, mais le jury n'ayant pu se départager, le favori attendu fut choisi. Il est vrai que la cérémonie du retour des cendres que Visconti avait organisée avait été un succès. Fils d'un archéologue italien, il était lui-même né à Rome où il passa son enfance, ce qui peut l'avoir rendu plus sensible à l'art de la mosaïque.

Si la marqueterie de marbre qu'il demanda dès 1843 à son ami Henri de Triqueti pour le mur cernant la crypte ne fut finalement pas retenue à cause de l'obscurité, il n'en fut pas de même des sols. En 1846, deux fabricants d'émaux, MM. Bon et Haranger Pirlot, domiciliés à La Villette, soumissionnèrent pour une couronne en émail, mais Visconti demanda bientôt de leur faire sommation pour non-respect des délais ; on peut en déduire qu'ils avaient des difficultés à répondre à la commande… Visconti fit alors commander « cinq cents plaques d'émail vert opaque, jaune et brun pour l'exécution du motif entourant la crypte du tombeau de l'Empereur Napoléon » à M. Pâris, fabricant d'émaux, 111, rue de Bercy[1].

En 1851, Pâris fils s'engage à fournir « les émaux des diverses couleurs nécessaires pour l'achèvement des mosaïques de la crypte du tombeau de l'Empereur Napoléon Ier » pour 55000F. Les artistes sont Titus Scagnoli, ordinairement chargé de l'entretien des mosaïques de Saint-Pierre

1. Archives nationales, F/21/735.

de Rome, pour une couronne et le foudre, A. Ciuli fils, pour une couronne et la croix d'honneur, A. Feste pour deux couronnes pour le pavé de la Chambre de l'épée et la cour entourant le sarcophage de la crypte[1] ».

Pâris n'étant probablement pas en mesure de fournir des émaux bleu, c'est M. Gineston[2], 8 rue du Marché à Grenelle, qui est mis à contribution en 1852 pour inscrire sur fond de marbre noir les mots : Rivoli, Pyramides, Marengo, Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram, Moscou.

Finalement, Camille Leynadier décrit ainsi le résultat en 1853 : « Au pied du sarcophage s'étend un pavé de mosaïque offrant une immense couronne de laurier, dans le goût de l'antique Rome. Des rayons jaillissent de cette couronne, qui entoure le monument. On y lit les noms des principales victoires de l'Empereur. »

En 1863, dix ans plus tard, à l'École des beaux-arts, Duban propose au ministre d'installer « un musée d'œuvres antiques dont l'aspect (incessant) agisse sur l'imagination des élèves » dans la cour dite du Mûrier, située sur les fondations de l'ancien cloître des Petits Augustins à la limite des nouveaux bâtiments. Jean-Baptiste Saunier exécuta les travaux de dallage mosaïque moyennant le prix de 24F le mètre superficiel avec rabais de 3% (plus 1% au profit des Asiles impériaux de Vincennes).

La cour de la bibliothèque ayant été couverte par ses soins cette même année 1863, Duban proposa à nouveau au ministre de substituer au dallage en pierre prévu pour 25000F, « une composition mosaïque nommée grès cérame, dont M. Daget est l'inventeur[3] ». Elle résista à toutes les épreuves auxquelles elle fut soumise ; elle avait en outre l'avantage de ne coûter que 17,50F le mètre, ce qui, pour 1000m à couvrir, donnait 17500F.

1. Archives nationales, F/21/734.
2. Gineston était le prédécesseur de Guilbert-Martin que l'on retrouvera plus loin.
3. Archives nationales, F/21/780.

L'Exposition universelle de 1867

Déjà peu enclines à se déplacer à l'étranger, les entreprises françaises ne se bousculèrent pas à Londres pour l'Exposition universelle de 1862. Dans son *Rapport au jury,* Prosper Mérimée note que l'avance acquise par les Français dans le domaine artistique, avance qui était évidente en 1851, tend à se perdre, tant les étrangers font des efforts pour combler leur retard.

Dans le domaine de la mosaïque, il remarque : « Un Italien, M. Salviati, a exposé des mosaïques dans le style byzantin d'une exécution moins fine, mais plus propre à l'ornementation des grands édifices que les mosaïques dites romaines. Nous voudrions que cet art s'introduisit en France, où nous pensons qu'il pourrait être appliqué merveilleusement à la décoration de certaines églises[1]. »

Avocat de formation, Antonio Salviati s'était passionné pour la mosaïque et avait fondé dix-huit ans plus tôt à Venise, avec l'aide du verrier Lorenzo Radi, une manufacture d'émaux pour fournir les tesselles nécessaires à la restauration de la basilique Saint-Marc, puis une école en 1860. Il se distingua à nouveau en 1867 lors de l'Exposition universelle parisienne qui fut très importante pour les mosaïstes. Outre les Italiens, les Russes impressionnèrent par les dimensions de la mosaïque exposée et leur technique.

À la suite de la découverte sous un enduit de plâtre, de mosaïques médiévales cachées dans la cathédrale Sainte-Sophie à Kiev en 1839, l'empereur Nicolas avait fondé à Ekaterinbourg en 1851 une fabrique d'émaux dont il avait confié la direction à Leopold Bonafede, chimiste et mosaïste romain. « Cette mosaïque n'est pas composée par la juxtaposition de petits cubes de marbre, de lapis et autres pierres colorées, mais elle est obtenue en fixant à côté l'un de l'autre sur un ciment de petits quadrilatères taillés dans

1. Prosper Mérimée, « Considérations sur les applications de l'art à l'industrie à l'Exposition universelle », *Études anglo-américaines*, Paris, Honoré Champion, 1930.

un émail vitreux. Le célèbre Matioli, inventeur de ce système, était mort sans laisser le secret de sa découverte, et n'avait pu réunir que quelques centaines de couleurs, mais M. Bonafede (…) a obtenu plus de 15000 nuances dont les mosaïques exposées montrent la magnifique application. Elles sont la copie de tableaux du professeur Neff et doivent être destinées à la décoration de la cathédrale Saint Isaac[1] » à Petersbourg. L'esthétique est en effet plus proche des copies romaines (académiques) que des mosaïques de Ravenne (romanes).

À cette exposition, une dizaine d'établissements français faisaient assez bonne figure, mais plutôt pour du mobilier, à l'exception du dallage de la Sainte-Chapelle exécutée par Charles Fontenelle sur un dessin de Louis Steinheil et de celui de la basilique de Saint-Denis. Pretmère & Martin exposait une cheminée, Henri Bec, Crapoix, Loichemolle chacun une table, de Triqueti quatre grandes compositions pour un mausolée, Christofoli & Facchina et Mazzioli & Del Turco des pièces de mobilier.

Garnier et l'Opéra de Paris

Pour importantes qu'ils soient, ces travaux restaient néanmoins isolés et peu connus en dehors de cercles restreints. L'art de la mosaïque fut véritablement lancé auprès du public par Charles Garnier à l'Opéra de Paris. « Vous figurez-vous la nature sans couleurs ? Vous figurez-vous une grisaille générale répandue sur tout l'univers ? Plus de mer bleue, plus d'arbres verts, plus de fleurs écarlates ! Un peuple de statues à ton d'argile se promenant dans des villes couleur de cendre et des jardins couleurs de poussière ! Un soleil gris, des nuages gris, des habits gris ![2] ».

Lauréat du premier concours public jamais lancé par un

1. Julien Turgan, *Étude sur l'EU 1867*, Paris, Lévy, 1867
2. Charles Garnier : *Le Nouvel Opéra*. Paris, 1878-1881. Rééd. Éd. du Linteau 2001.

gouvernement français, Garnier tenait à ce que « son » Opéra ait un air de fête et brille de couleurs : or, « pour la décoration monumentale, il y a deux choses réellement hors ligne : les marbres et la mosaïque ; les uns plus doux, plus fins, plus élégants peut-être ; l'autre plus forte, plus étincelante, plus vigoureuse et plus sauvage[1]. » Il dut ruser contre les habitudes affublées du beau mot de tradition et, pendant toute la durée des travaux, revenir sans cesse contre le devis originel qui avait été minoré par le ministre pour faire passer le projet à la Chambre ; car la mosaïque était chère.

Bien qu'il ait d'abord envisagé d'en couvrir le plafond de la salle, il se rendit vite compte qu'il n'y parviendrait pas, sans pour autant se décourager.

Hasard ou prémonition ? quelques mosaïstes italiens passèrent à Paris. Il confia à l'un d'eux les grandes lyres à feuilles de laurier qui se trouvent dans les œils-de-bœuf des hauts murs de la scène, histoire d'introduire l'idée de la mosaïque dans les têtes administratives. Ayant réussi à les amadouer, il convoqua les deux chefs mosaïstes, Gian-Domenico Facchini et Giacomo Mazzioli en leur proposant de couvrir la voûte de l'avant-foyer, mais en les prévenant que celui qui demanderait le prix le plus bas aurait l'exécution de la partie centrale, l'autre n'ayant que les deux voûtes extrêmes pourvu qu'il consente à les faire au prix indiqué par son concurrent. L'un proposa 200 F le mètre superficiel, l'autre 270 F. « Sans leur dire qui avait fait le plus grand rabais, » il leur déclara que le prix le plus bas était encore trop élevé, leur faisant miroiter bien sûr les commandes futures que ce travail ne manquerait pas de leur apporter… tant et si bien que Facchina demanda 162 F et Mazzioli 210 F. Et c'est ainsi que Facchina réalisa la voûte centrale.

« Cependant les quatre panneaux, dessinés par Curzon

1. Charles Garnier : *Le Nouvel Opéra*. Paris, 1878-1881. Rééd. Éd. du Linteau 2001.

et enclavés dans la voûte, avaient été distraits des prix faits pour des ornements variés et compliqués. La reproduction des figures nues effrayant un peu les mosaïstes qui n'avaient jamais accompli semblable besogne, je fus forcé de m'adresser à la maison Salviati, de Venise, et celle-ci, jalouse de concourir aussi à l'exécution de cette page, demanda seulement 1 000 F par panneau[1]. »

Si Garnier n'est pas, à proprement parler, le premier à avoir appliqué la mosaïque dans l'architecture en France, il est certain qu'il lui a donné un élan qui, vu l'importance alors de l'Opéra de Paris, dépassa de beaucoup le cadre français et provoqua l'essor de la mosaïque décorative en Europe et jusque dans les lointains États-Unis d'Amérique.

L'alliance de l'Église et de l'Institut

L'Opéra fut inauguré le 5 janvier 1875 par le président Mac Mahon. Dans cette période politiquement incertaine où la République avait été proclamée le 4 septembre 1870, mais où la majorité de la Chambre issue des élections de février 1871 y était hostile, le marquis de Chennevières avait été nommé directeur des Beaux-arts en 1873. Monarchiste et clérical, il voulait décorer l'église Sainte-Geneviève, non encore redevenue Panthéon, et passa des commandes à vingt-et-un artistes. Son choix fut évidemment fait parmi les artistes officiels ; sur les quatorze qui pourront finalement honorer la commande, cinq sont d'anciens grands prix de Rome, huit entreront à l'Institut et tous (sauf deux) sont décorés de la Légion d'honneur. Leurs noms ne disent aujourd'hui plus rien à personne à l'exception de Puvis de Chavannes.

Ernest Hébert ayant été chargé de la voûte hémisphérique de l'abside, il était difficile d'y maroufler une toile. Ce fut donc l'occasion – provoquée ? – de passer commande

1. Charles Garnier : *Le Nouvel Opéra*. Paris, 1878-1881. Rééd. Éd. du Linteau 2001.

d'une mosaïque à la toute jeune Manufacture nationale de mosaïque de Sèvres. Son financement ayant été voté le 22 décembre 1875, Philippe de Chennevières avait envoyé Édouard Gerspach à la Révérende fabrique pontificale de Rome dans l'idée de développer l'art de la mosaïque en France et d'en décorer le Sacré-Cœur alors en construction. L'Église a donc joué un rôle important dans la renaissance, au moins officielle, de la mosaïque en France. Est-ce la raison pour laquelle la Manufacture eut une vie assez brève ?

Toujours est-il que M. Gerspach revint de Rome avec une équipe de mosaïstes dont MM. Angelo Poggesi, de Vecchi père et fils ainsi que les émaux et l'outillage nécessaire aux premiers travaux qui, selon Gerspach lui-même, furent, « dès l'origine, dirigés dans le sens de la grande décoration murale et accessoirement vers la restauration[1]. »

Ils s'installèrent à Sèvres faute de place ailleurs et réalisèrent d'abord le fronton de la Manufacture sur un carton de Charles Lameire, puis entreprirent la restauration du Bellérophon (alors à Saint-Germain-en-Laye, aujourd'hui à Autun) et enfin l'abside du Panthéon. Mais en 1882, M. Poggesi repartit en Italie sans que l'on en connaisse la raison, peut-être une mésentente avec Ernest Hébert.

Grand prix de Rome en 1839, directeur de l'Académie de France à Rome puis professeur à l'École des beaux-arts, Hébert avait les références nécessaires à la conception du « Christ révélant à l'Ange de la France les destinées de son peuple », mais, à défaut de génie, il n'avait sans doute pas une connaissance suffisante des émaux pour donner les indications nécessaires à M. Vanutelli qui avait succédé à M. Poggesi, ni préjuger de leur harmonie.

L'Église, peut-être à l'instar des papes, peut-être seulement à la recherche de pérennité, fit un large usage de la mosaïque dans ses grandes réalisations, plus ou moins inspirées par la volonté de pénitence après la défaite de 1870. Si le résultat

1. É. Gerspach, *Le Magasin pittoresque*, 15 août 1889.

est souvent consternant, cela tient en partie au fait qu'Elle fit le plus souvent appel aux artistes officiels de l'époque, mais aussi et peut-être surtout à ce qu'elle sanctionna ainsi la séparation entre « art » et « métier ». Comme l'écrira Gino Severini un peu plus tard[1], « on demande l'art au peintre et le métier au mosaïste. Généralement le peintre ne connaît rien de la mosaïque, et le mosaïste sait couper les pierres et les faire tenir sur le mur, mais il est absolument étranger à toute activité artistique. »

Or l'art de la mosaïque consiste à couvrir une surface murale donnée et non à reproduire un tableau de chevalet, ce qui sous-entend qu'il doit être pensé en tant que tel, « en rapport avec les moyens qui lui sont propres, et non comme peinture, faute de quoi on tombe dans l'erreur fondamentale d'un art pensé selon une fin et réalisé selon des moyens qui ne lui appartiennent pas. »

Cette erreur est sensible à Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille comme à Notre-Dame de Fourvière à Lyon, à la basilique souterraine de Lourdes ou à la basilique de la Pucelle à Donrémy. Et à Paris, elle s'étale à l'église de la Madeleine, au tombeau de Pasteur et bien sûr, à la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre.

Mais l'Église n'est pas seule en cause : le Grand Palais en est une autre triste illustration et l'erreur perdurera encore dans les années 1930.

L'art nouveau et l'art déco

Cette quasi mainmise des milieux académiques sur la mosaïque est un phénomène français ; il n'en fut pas de même dans les pays voisins. Edward Burne Jones (1833-1898) reçoit en 1881 la commande des dessins de mosaïque pour l'église protestante américaine de Saint-Paul-dans-les-murs à Rome, mosaïques qui seront exécutées par Salviati. Joseph Maria Olbrich fait réaliser une coupole en

1. G. Severini, « La mosaïque », *L'Art sacré*, juin 1939.

mosaïque à la colonie d'artistes de Darmstadt à partir de 1899. Gustav Klimt peint des cartons de mosaïque pour le palais Stoclet à Bruxelles à partir de 1905.

Mais c'est surtout Antonio Gaudi qui fera un large usage des carreaux de céramique. Sa première réalisation, la *casa* Vicens à Barcelone fut construite de 1883 à 1888 pour Manuel Vicens Mortamer, fabricant de carreaux de céramique, matériau qu'il ne cessera d'utiliser cassé de façon à l'adapter aux surfaces courbes du ciment armé et à jouer plus facilement des couleurs.

En France, l'art nouveau, en opposition à l'art officiel, ne s'exprime pas dans un mouvement comme en Angleterre autour de William Morris, mais de façon éclatée, chez les affichistes (Toulouse-Lautrec, Bonnard…) les ensembliers (Gaillard, Majorelle), les céramistes (Caplet, Delaherche), les verriers (Gallé), etc. Il se veut ouvert à toutes les formes d'art, indistinctement et sans hiérarchie (Eugène Grasset, Victor Prouvé). Il se veut aussi social. L'art nouveau doit être à la portée de tous : c'est l'art dans la rue (Frantz Jourdain). Les réalisations dans l'art de la mosaïque seront toutefois peu nombreuses, sans doute faute de mosaïste.

Et pourtant un industriel imaginatif, Jean-Félix Bapterosses (1813-1885) inventa dans ses dernières années une machine à découper les émaux. En standardisant les dimensions des tesselles, la pose était plus rapide, même si le dessin devenait en partie « géométrique »… Il dirigeait une importante faïencerie, « Les Émaux de Briare » qui fabriquaient essentiellement des boutons de céramique et des perles en porcelaine. Catholique et philanthrope, il invita – lui ou ses gendres – Eugène Grasset à venir décorer l'église Saint-Étienne en construction à Briare. Ce fut sans doute la première mosaïque réalisée par Grasset qui dessina ensuite le splendide bandeau « À la Samaritaine » qui domine le magasin sur la rue de la Monnaie et, moins remarquée, la frise des douze apôtres qui orne la façade de l'église Saint-Honoré-d'Eylau, 66 bis, avenue Raymond Poincaré. Il est vrai que cette église, construite à l'économie

par Paul Marbeau en 1896, n'a pas grand chose pour retenir l'attention, hormis cette frise réalisée entre 1899 et 1910 par Félix Gaudin qui exécuta aussi les vitraux. Il s'agit cependant d'un art nouveau assagi, sans doute sur les injonctions du maître de l'ouvrage, mais où l'on retrouve néanmoins une stylisation et des couleurs peu en usage dans l'art officiel.

Autre témoin de l'art nouveau, le tympan de l'école construite au 25, rue Rouelle par Louis Bonnier en 1911. Le quartier était alors habité par une population ouvrière très dense, « empuanti qu'il était et sali contre tout règlement par les fumées épaisses des manufactures de l'État[1]. » Contre l'administration de la Ville, Bonnier défendit le retrait de l'entrée de l'école considérant « l'avantage qu'il avait de bien marquer les portes, d'abord et ensuite, d'augmenter, à la sortie des enfants, la largeur insuffisante des trottoirs (…) Enfin, il semble qu'il permette de rendre accueillante l'entrée des écoles en y concentrant le peu de décoration gaie que comporte ce genre de construction[2]. » Ce qu'il pût réaliser avec l'aide de Gentil & Bourdet.

À l'exception de cette entreprise qui resta active jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, les réalisations sont ensuite peu nombreuses, en grande partie du fait de l'appauvrissement du pays consécutif à la Guerre de 14. Peu avant, en 1911, un architecte, Albert Beaudouin avait eu l'idée – semble-t-il le premier au moins en France – d'utiliser des débris de carreaux ou des carreaux cassés pour le sol des logements économiques au 16, boulevard Kellerman. Ils connaîtront une certaine vogue dans la décoration des façades à la fin des années 1920.

Si l'Exposition des arts décoratifs et industriels modernes de 1925 laisse une petite place à la mosaïque, celle-ci se rétrécit à l'Exposition internationale de 1937 où seul,

1. L. Bonnier, *À propos d'un groupe scolaire,* Paris, Librairie centrale des beaux-arts, 1913.
2. Ibid.

le pavillon de la Manufacture de Sèvres est décoré d'une mosaïque au sol de Jean Lurçat.

Le renouveau de l'art sacré et le Grand Satan

Dans les années qui suivirent la fin de la guerre, deux circonstances plutôt hasardeuses marquèrent un renouveau de l'art sacré et l'entrée de l'art moderne dans le domaine public. Elles tiennent toutes les deux à des problèmes de santé : la tuberculose de l'abbé Devemy dans un cas, le cancer d'Henri Matisse dans l'autre.

L'abbé Devemy était en soin sur le plateau d'Assy au sanatorium de Sancellemoz dont il était devenu naturellement l'aumônier, lorsqu'en 1937, il lança le chantier d'une église paroissiale. Il était convaincu que l'art religieux manufacturé avait perdu le sens du sacré qu'il retrouvait par contre dans les expressions les plus fortes de l'art moderne. Il en déduisait logiquement qu'il n'était pas nécessaire que les artistes soient croyants pour participer à sa réalisation, ce qui était alors une idée neuve.

Le gros œuvre de la construction de l'église, confiée à Maurice Novarina, fut achevé en 1942, mais la participation des artistes, amorcée dès 1938, rencontrait des difficultés, notamment du fait que la France resta coupée en deux jusqu'en octobre 1942. Fernand Léger, alors aux États-Unis, y rencontra l'abbé Couturier, journaliste, peintre et dominicain, qui l'informa du chantier d'Assy. En décembre 1945, Fernand Léger rentre en France avec la mauvaise conscience de celui qui s'est absenté au mauvais moment. Il adhère au Parti communiste, plus par solidarité avec le monde des travailleurs que par conviction idéologique. Reste qu'aux yeux de Pie XII, c'était le Grand Satan.

Léger rencontre l'abbé Devemy qui lui confie la décoration du tympan. « La réalisation de l'église d'Assy a été pour moi un événement majeur dans ma vie d'artiste. Depuis longtemps j'attendais une occasion de réaliser une œuvre murale dans un matériau architecturale. Cela a pu se faire

en mosaïque grâce à la décision de l'abbé Devemy et du père Couturier. J'ai pu composer cet ensemble en couleurs vives sans pour cela détruire l'architecture (...) C'est la première fois je crois à notre époque que cette participation (architecture – peinture – sculpture) trouve sa place [1]. »

Bien qu'achevée en 1946, l'église ne pût être consacrée, l'évêque d'Annecy s'y opposant et le pape Pie XII condamnant en novembre 1947 dans son encyclique *Mediator Dei* ces œuvres « dépravées (qui) doivent être bannies ou expulsées de nos églises. » La polémique enfla au sein de l'Église, et hors d'elle toucha tous les milieux qui s'intéressaient à l'art moderne. Il fallut trois années et l'autorité du cardinal Liénart, évêque de Lille, pour que l'église puisse être consacrée, le 4 août 1950. Les « intégristes » ne désarmèrent pas pour autant et en avril 1951, l'évêque d'Annecy bannit de l'église le *Christ* de Germaine Richier qui ne put y être réintégré que plusieurs années plus tard. Le scandale avait assuré une grande publicité à l'art moderne.

172 m2, couverts par le mosaïste Gaudin, même derrière les colonnes supportant l'auvent, c'était la première fois que Léger avait une commande de cette importance, lui qui rêvait depuis plus de vingt ans de collaborer avec les architectes. Et cependant, le résultat n'est pas à la hauteur de son talent et Severini n'avait pas tort de remarquer – un peu sévèrement quand même – qu'« il a composé une sorte de grand jeu de cartes sur lequel il a dessiné, dans le même esprit que l'as de cœur ou celui de carreau, les attributs de la Sainte Vierge (...). Sa tête est une des têtes habituelles de Léger ornée de rayons. Et le tour est joué »[2]. Sans doute, était-ce sa première expérience et ne s'est-il pas méfié suffisamment du décalage entre le carton dessiné et la mosaïque réalisée, lui qui, jusque là, avait contrôlé ses grandes

1. G. Bauquier, *Fernand Léger, vivre dans le vrai*. Adrien Maeght, 1987.
2. G. Severini, « 1952, problèmes de l'art sacré contemporain », *Arts,* avril 1952.

peintures murales, que ce soit à l'Exposition internationale de Bruxelles en 1935 ou au Palais de la Découverte en 1937.

Reste qu'Assy fit beaucoup pour la renaissance de l'art sacré et, plus généralement, pour la collaboration des architectes et des artistes.

Deux mois à peine après le retrait du *Christ* de l'église d'Assy, on procédait à la bénédiction, le 25 juin 1951, de la chapelle du Rosaire d'Henri Matisse à Vence. Pas de mosaïque ici, mais un scandale presque aussi important, à la fois parce que l'art moderne était mal perçu par une grande partie de l'opinion et qu'au sein de l'Église, nombreux étaient ceux qui n'admettaient pas que la décoration d'une église soit confiée à des incroyants.

Reste que le mouvement était lancé et que d'autres églises furent décorées et construites par des artistes et des architectes modernes, croyants ou non : Audincourt, Ronchamp, Hem…

Gino Severini et l'école de Ravenne

La même année 1951, à la suite de l'exposition *Mosaïques de Ravenne* qui avait eu un grand succès, M. de Felice fondait avec l'aide de l'État italien une école de mosaïstes dans un bâtiment lui appartenant à Paris et s'associait pour ce faire à Gino Severini. Après avoir été l'un des animateurs du mouvement Futuriste, Severini s'était intéressé à la fresque à la suite d'une commande pour le château de Montegufoni en 1921. Peu après, il avait rencontré Jacques Maritain et s'était converti, ce qui l'avait conduit à réaliser des mosaïques dans plusieurs églises, notamment en Suisse.

À Paris, il fit d'abord venir de Ravenne Antonio Rocchi pour l'assister, puis, celui-ci étant reparti à Ravenne, Lino Melano, lui aussi natif de Ravenne et Luigi Guardigli. Assez vite, Melano prit son indépendance et travailla directement avec les artistes. C'est lui qui leur aurait suggéré d'utiliser

des tesselles plus grandes de façon à diminuer les heures de pose et donc le coût final. Il fut rejoint en 1957 par Guardigli, peut-être lassé par le caractère un peu dogmatique de Severini. Quoiqu'il en soit, la même année, Severini appelait Riccardo Liccata à l'école et lui en laissait la direction, préférant rentrer à Rome où une grande exposition de ses oeuvres venait de rencontrer le succès. L'école fut intégrée à l'École nationale des beaux-arts de Paris en 1961-1962. Malgré son existence relativement courte, elle a permis à deux grands mosaïstes de travailler longuement en France, principalement à Paris et dans la région parisienne. On doit à Melano et à Guardigli d'avoir modifié le collaboration des mosaïstes et des artistes, ceux-ci ne se trouvant plus devant une entreprise, mais devant un artisan avec qui il était plus facile de collaborer.

Au fil des siècles, la mosaïque a utilisé des pièces, des tesselles, de plus en plus grandes. Il est vrai que dans l'Antiquité, elle était aussi utilisée pour reproduire des peintures et orner certains murs. Cette utilisation fut concurrencée en France par la tapisserie, plus rapide et surtout plus facile à déplacer. L'une et l'autre y perdirent une partie de leur originalité.

Le goût de la couleur dans l'architecture lui redonna un essor dans la seconde moitié du XIXe siècle. Des artisans, souvent italiens, trouvèrent des procédés qui permirent de raccourcir le temps de sa mise en place et donc d'en diminuer le coût. Mais celui-ci devînt bientôt trop élevé : c'est encore un Italien, Lino Melano, qui imagina d'utiliser des tesselles plus grandes, tandis que d'autres pensaient à mettre des carreaux de pâte de verre au fond des coffrages de béton, ce qui permettait un gain de temps considérable. Bien sûr, le dessin était obligé de suivre le format des carreaux, mais surtout, la mosaïque subissait les désordres qui intervinrent parfois dans le béton quand ce ne furent pas les nouvelles réglementations imposant l'isolation par l'extérieur…

Bonnes adresses

Paris

Opéra, Palais royal, Halles, Bourse
1er & 2^e

Musée du Louvre
Salle des sculptures françaises n° 33, dite Chaudet
Minerve tenant une victoire, Mosaïque de marbre de 6 m × 7 m de Francesco Belloni

La commande fut passée vers 1810 à Belloni qui réalisa la mosaïque sur un dessin de François Gérard, dit le baron Gérard. Il s'agissait alors du « Génie de l'empereur ramenant la paix ». Elle était destinée à tapisser le sol devant la statue colossale de Melpomène (1er siècle av. J.-C.) prise à Rome en 1797. Mais elle n'était pas terminée à la chute de l'Empire et le dessin fut quelque peu modifié : Minerve remplaça le Génie et aux quatre angles, des feuilles de chêne remplacèrent les aigles. Toutefois les personnages symbolisant les conquêtes européennes demeurèrent : le Pô, le Danube et le Dniepr, l'un et l'autre représentés par un vieillard, le dernier avec une barbe blanchie par la neige et le Nil, drapée dans un voile d'or.

La salle et la mosaïque furent ouvertes au public en 1817. Belloni dut restaurer la mosaïque dès 1841 du fait de l'humidité du sous-sol. Le goût évoluant, elle fut finalement démontée en 1934 et envoyée au château de Compiègne où elle demeura jusqu'à ce que l'ouverture des nouvelles salles de sculpture française permette de la remettre récemment en place après une nouvelle restauration.

Si sa composition et son dessin sont académiques – ce qui correspondait au goût officiel de l'époque, elle est la première grande réalisation en France dans ce domaine.

(D'après Pierre Arrizoli-Clementel, « Retour aux sources : Belloni et la mosaïque de Melpomène au Louvre », *Gazette des beaux-arts,* octobre 1993.)

Sainte-Chapelle
4, boulevard du Palais
Dallage mosaïque de Charles Fontenelle sur les dessins de Louis Steinheil, 1863

Malade et pressée de partir en croisade, Louis IX en hâta la construction qui fut réalisée en deux ans (1246-1248). Si la maçonnerie fut soignée, les vitraux semblent avoir été faits hâtivement. Maltraitée au fil des années, incendiée plusieurs fois, la chapelle était en piteux état lorsque, en 1837, la restauration fut entreprise sous la direction de Félix Duban et Jean-Baptiste Lassus (mort en 1857), relayés par Eugène Viollet-le-Duc et par Émile Boeswillwald. C'est sous la direction de ce dernier que fut entreprise la réfection du dallage de la chapelle haute.

La restauration du dallage étant liée à celle des vitraux, il est utile de rappeler qu'un concours avait été lancé pour ce faire en 1847. Le lauréat, Henri Gérente, étant mort en 1849, le candidat classé deuxième, Antoine Lusson, réalisa la plus grande partie du travail sur les dessins de Louis Steinheil sous la direction archéologique de Roch de Guilhermy.

Le même Louis Steinheil fit les dessins du dallage, sous la double direction de l'architecte des Monuments historiques Émile Boeswillwald et de l'archéologue Roch de Guilhermy. Selon son fils, le dallage est composé de « tables de pierre dure, gravées en creux, où sont incrustés des mastics de différentes couleurs (…) Les figures d'animaux surtout se distinguent par la justesse de la pose et la vérité du mouvement. Aux abords de l'abside, sont représentés d'un côté, les quatre fleuves du paradis terrestre, symboles de la grâce divine, et de l'autre, l'Église, assise une coupe à la main près d'un rocher d'où jaillissent, sous forme de sources, les sept sacrements pour la régénération de l'humanité[1]. »

À la Samaritaine
Rue de la Monnaie
Architecte : Frantz Jourdain, 1906
Frise en mosaïque *Samaritaine* d'Eugène Grasset
Bandeaux sur les poutres de la façade de la rue Baillet d'Alexandre Bigot

À l'origine, les âmes des poutres et des montants de la façade de la rue de la Monnaie étaient décorées de bandeaux en lave émaillée, « inattaquable aux intempéries, supprimant tous joints, peu accessible aux poussières de la rue et aux fumées des maisons. » Semés de guirlandes de fleurs au premier étage, ils portaient les noms de produits en vente « chapeaux », « chasse », « chemises » dans les étages supérieurs, toujours au milieu de guirlandes de fleurs, dessinées par son fils Francis ; le fond était uniment orangé. Ils étaient l'œuvre d'Eugène Gillet. Démontés il y a une cinquantaine d'années, ils ont été remplacés par des panneaux de même dessin et de même couleur.

La frise « Samaritaine » de Grasset est par contre aussi belle qu'au premier jour.

Pom d'Api
13, rue du Jour
Mosaïque de pâtes de verre de Chantal et Didier Roy, 2002

(Voir rue du Four, 6e)

1. Fernand de Guilhermy, *La Sainte Chapelle,* Paris, 1867.

PISCINE DU CENTRE SUZANNE BERLIOUX
Forum des Halles, porte Saint-Eustache
Architecte : Paul Chemetov, 1977-1985
Mosaïque : Luigi Guardigli

L'architecte avait connu Guardigli par son ami Paul Foujino (mort en 1982) ; il lui proposa de couvrir le mur de la piscine, lui demandant seulement de le faire en bleu. Guardigli en utilisera trente teintes avec une nébuleuse qui va s'éclaircissant.

TROTTOIRS
du 2 au 14, rue de Castiglione
et du 196 au 240, rue de Rivoli

De nombreuses mosaïques ornent le trottoir sous les arcades. La plupart aurait été dessiné par Jacques Bonnier ; celle qui se trouve devant l'hôtel Brighton au 218, rue de Rivoli fut posée par Hte Boulenger & Cie avant 1910 et celle devant Harold au 240 par Gentil & Bourdet, probablement dans les années 1920.

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL
38, rue de Montpensier. Architecte : Paul Sédille, 1887
Mosaïque sur fond or de Guilbert-Martin

Le théâtre avait déjà été restauré par Sédille en 1880 en grande partie pour des raisons de sécurité, mais le nouvel incendie qui ravagea l'Opéra-comique faisant une centaine de victimes le 25 mai 1887 incita la direction à remplacer le gaz par l'électricité et le calorifère par un chauffage central à eau. Faute de pouvoir agrandir les escaliers à l'intérieur, elle décida d'en placer un à l'extérieur à la mode new yorkaise.

Le journaliste du *Figaro* se félicitait de ce que « la façade plate et sans caractère ait pris, grâce à la multiplication des balcons, un aspect des plus pittoresques et des plus accidentés. Cela rappelle les plans, coupe et élévation d'un

transatlantique. » Il ajoutait finement : « Le pis qu'on puisse y risquer, ce n'est pas la grillade, c'est le mal de mer. »

Avec les couleurs traditionnelles du théâtre, rouge pour les fers et or pour la mosaïque, Sédille a réussi à faire entrer l'escalier de secours dans une composition d'un bel effet décoratif ; elle masque la minceur de la cloison qui sépare les couloirs des loges ou les places des galeries, de ces balcons métalliques.

TIMHOTEL
3, rue de la Banque. Architecte : Ch. Goujon, 1919

Le sol du hall d'entrée de cet hôtel (ex-hôtel de Normandie) est couvert de carreaux de grès disposés sur des motifs circulaires d'un très bel effet. Cette mosaïque, dont on ignore l'auteur, date vraisemblablement de la construction de l'hôtel.

GALERIE VIVIENNE
6, rue Vivienne
Architecte : François-Joseph Delannoy, 1824-1826

La mosaïque au sol est évidemment bien postérieure. Elle a été posée par G. Facchina, depuis l'entrée principale, rue Vivienne où la signature « G. Facchina, mosaïste de l'Opéra » est bien visible, jusqu'à celle du 4, rue des Petits-Champs. Le passage ouvrant au 5, rue de la Banque, d'un dessin plus simple a été mosaïqué par l'Entreprise Mazzioli probablement à une date ultérieure.

OPÉRA-COMIQUE
Place Boieldieu. Architecte : Louis Bernier, 1898
Sol de l'avant-foyer par G.-D. Facchina et des dégagements par Guilbert-Martin

À la suite de l'incendie de la salle précédente, un concours fut lancé dont le lauréat, sans surprise, fut un grand prix de

Rome bientôt membre de l'Institut. L'architecture et le décor sont caractéristiques du style « beaux-arts » à l'exception des sols. Celui de l'avant-foyer est un agréable semis de bouquets de fleurs aux couleurs toujours fraîches. Ceux des dégagements sont d'un dessin plus répétitif.

Bastille, République, Hôtel de ville 3e, 4e, 11e

Hôtel de ville

Rue Lobau
Architecte : Théodore Ballu et Édouard Deperthes
Mosaïque : G.-D. Facchina. Inauguré en 1882

Sur la façade de la rue Lobau, au-dessus du deuxième étage à l'attique, entre les œils-de-bœuf, des tableaux de mosaïque présentent les blasons des principales villes de France sur fond d'or.

Immeuble

26, rue du Renard. Architecte : A. Courdet, v. 1930

Façade recouverte d'une mosaïque discrète dont émerge de grands soleils bleus en sous-face du cinquième étage.

Ancienne boucherie

15, rue Vieille-du-Temple. Mosaïque de H. Frezza

On ne mange plus les chevaux et les bouchers n'abattent plus les bêtes. Celle qui est reproduite sur le mur de la rue du Roi de Sicile était pourtant fringante.

Notre-Dame-du-Perpétuel-secours

55, bd de Ménilmontant. Architecte : Frère Gérard, 1898
Mosaïques au sol dans le chœur de Smet & Cie

L'église fut prise en charge à la fin du XIXe siècle par les Rédemptoristes dont la congrégation avait été fondée par saint Alphonse Marie de Ligori en 1732. Les mosaïques du chœur à dominante bleue reproduisent des fleurs de lys stylisées ponctuées de SA et de SM en l'honneur du fondateur ; elles ont été probablement posées pour le bicentenaire de la fondation de la congrégation.

IMMEUBLE
161, avenue Ledru-Rollin
Architecte : Blanchecotte et Hébert, 1931

Belle décoration d'éclats de grès cérame au sixième étage.

ZOO
Passage Rauch
Mosaïques de carreaux de pâte de verre dessinées et réalisées par Léonor Rieti, 1990

« Des deux côtés, (le passage) est bordé de moroses bâtisses locatives (…) Tout le long d'un de ces bâtiments, au-dessus du rez-de-chaussée, une série de grandes mosaïques doucement colorées et représentant des animaux : une panthère noire, un dromadaire, une antilope, un lion, un gorille, un ours blanc, un phoque et un rhinocéros. L'ours laisse pendre ses grosse pattes devant la fenêtre qu'il surmonte (…) Ces mosaïques sont quelconques. Elles ressemblent aux dessins qui se font à l'aide d'un petit ordinateur et, selon toute vraisemblance, reproduisent en les agrandissant des documents photographiques. Mais elles égayent un peu l'endroit, et quand je me souviendrai de ce passage, ce sera pour son modeste zoo dont chaque pensionnaire a son nom, m'assure la dame, que les enfants du quartier lui ont donné. Ils leur rendent visite après l'école[1]. »

Ces mosaïques ont été en fait commandées par une société de décoration qui occupait temporairement les lieux et ne voulait pas d'une décoration liée à son activité. Mais Jacques Réda a, au moins partiellement, raison : l'utilisation de carreaux de pâte de verre conduit à un dessin de « grands » pixels, réalisé sur un papier quadrillé.

1. Jacques Réda : *Le Citadin*. Gallimard, 1998.

Quartier latin, Saint Germain
5e, 6e, 7e

PANTHÉON
Place du Panthéon
Architecte : Germain Soufflot, 1755-1790

Le dallage du sol est une mosaïque de grand format pour laquelle on utilisa des pierres de dix carrières différentes (toutes françaises) et des marbres provenant de vingt-et-une carrières française, italienne et espagnole. Elles suivent une composition circulaire dans chaque branche de la croix que forme le plan de l'église.

Malheureusement, la plus belle, à l'aplomb du dôme, est en partie cachée par la table au-dessus de laquelle oscille le pendule que Léon Foucault utilisa en 1851 pour établir la rotation quotidienne de la terre, pendule à nouveau suspendu là depuis 1995.

Le Christ montrant à l'ange de la France les destinées de son peuple, carton d'Ernest Hébert entouré d'une guirlande de Victor Galland, réalisé par la Manufacture nationale de mosaïque de Sèvres, 1887

Le thème s'explique par l'année où la décoration de ce qui était alors l'église Sainte-Geneviève fut commandée et par l'ardeur ultra-cléricale du directeur des Beaux-arts d'alors, Philippe de Chennevières-Pointel ; c'était en 1874. La France était manifestement souffrante après la défaite de 1870, sanction divine des péchés commis par le pays, mais l'ange lui laissait entrevoir la rédemption. L'église redeviendra le Panthéon à l'occasion de la mort de Victor Hugo qui y sera conduit « dans le corbillard des pauvres » le 1er juin 1885.

La mosaïque a été réalisée d'abord sous la direction d'Angelo Poggesi, mosaïste qu'Edouard Gerspach était allé chercher à la Révérende fabrique pontificale de Rome pour diriger l'École nationale de mosaïque de

Sèvres. Mais Poggesi étant rentré à Rome en 1882, son travail fut poursuivi par M. Vanutelli, venant de la même Manufacture.

MOSQUÉE

Place du Puits-L'Ermite
Architecte : Henri Eustache, 1922-1926

Nombreux furent les architectes qui travaillèrent à ce bâtiment. Le programme fut dressé par M. Tranchant de Lunel, inspecteur des beaux-arts au Maroc et Maurice Mantout, architecte attaché à son service. Il fut mis au point par Henri Eustache, grand prix de Rome, qui mourut en avril 1922, un mois après la pose de la première pierre, puis Charles Heubès, Fournez et Maurice Mantout. La décoration fut réalisée sous la direction de M. Valroff. Tous les matériaux décoratifs, tels que tuiles vertes, faïences et mosaïques, grilles en fer forgé viennent du Maroc. Les faïences à rinceaux du hammam ont été fournies par la Maison Tissier de Nébeul en Tunisie.

Avec sa générosité habituelle, l'État français contribua au financement pour 500 000 F, les souscriptions publiques fournissant 2 500 000 F en Algérie, 2 400 000 F au Maroc et 700 000 F en Tunisie.

UNIVERSITÉ PARIS - DENIS DIDEROT

1, place Jussieu.
Architecte : Édouard Albert, 1968-1971
« Arc en ciel », dallage en mosaïque d'André Beaudin, 1968. Dallage au sol de Jacques Lagrange

Dans le naufrage du projet d'Albert, reste – pour combien de temps ? – des bribes du dallage en marbre des Pyrénées de couleurs noire, grise et blanche. Les lignes de leur dessin créent un lien entre les différentes cours ; parfois géométriques, parfois foisonnantes. Elles retraçaient ici une formule d'Einstein, là une phrase de Bachelard ou

un vers de Baudelaire, aujourd'hui hachurées. « Je n'ai pas choisi ce type d'œuvre, dira-t-il plus tard, on l'a chois pour moi et j'en suis bien content. Je ne suis qu'un exécutant qui complète une œuvre architecturale. »

André Beaudin avait choisi de décorer le fond du bassin qui entourait le bâtiment circulaire abritant un ordinateur (aux dimensions alors pharaoniques). En harmonie avec la calotte sphérique de cuivre qui recouvre la chambre de 27 m de diamètre, il conçut des cercles de couleurs vives disposés en cercles concentriques.

MÉTRO CLUNY

(Voûte de la station, ligne n° 10), bd Saint-Germain
Ailes et flammes, mosaïque de tesselles de lave émaillée de Jean Bazaine (mosaïste Gino Silvestri), 1984-1987

Jean Bazaine dit avoir « pensé tout de suite mettre à l'unisson l'espace souterrain que l'on me proposait et la réalité historique extérieure du terrain sous lequel il se trouve » et donc à rendre hommage à l'esprit qui anime le quartier depuis huit siècles.

« Trois types d'images me sont alors apparues comme les plus justes par leur valeur symbolique, à illustrer mon propos ; l'oiseau, la flamme et la signature. Ce sont trois formes, de plus, qui présentaient l'avantage de n'être pas trop narratives et qui pouvaient être perçues comme des signes tracés sur un fond, avec cette différence intéressante qu'elles suggéraient chacune une appréhension propre de l'espace : l'étendue horizontale pour les oiseaux, l'élévation verticale pour les flammes et la dynamique diagonale pour les signatures. [1] »

Soixante mille tesselles de lave de Volvic émaillée ont donc été posées par Gino Silvestri et son équipe. Elles dessinent deux grands oiseaux d'une vingtaine de mètres, l'un

1. Entretien avec Philippe Piguet, *L'Œil,* mars 1988.

à dominante rouge, l'autre bleue, chacun formé des signatures en relief d'une quinzaine de personnages d'Héloïse et Abélard à Jean-Paul Sartre.

Cercle de la librairie

117, boulevard Saint-Germain
Architecte : Charles Garnier, 1879
Mosaïque de G.-D. Facchina

Commandé par la Société des libraires, des imprimeurs et des marchands de papier, le bâtiment est notamment décoré d'une frise en mosaïque à fond d'or sur laquelle sont inscrits les noms des grands éditeurs et imprimeurs, Elsevier, Estienne, Alde Manuce, Gutenberg, Montgolfier, Didot et Sennefelder.

Sénat, salle Clemenceau

15, rue de Vaugirard
Mosaïque de 3 m × 14 m de Jean Bazaine
Mosaïste : Gino Silvestri, 1985-1987

Bazaine et Silvestri ont utilisé ici des tesselles d'assez grandes dimensions posées souvent de façon inclinée avec des joints larges de façon à intensifier la réflexion de la lumière et à donner au mur comme un volume et une sorte de mobilité.

École nationale des beaux-arts

14, rue Bonaparte

Cour du Mûrier. Architecte : Félix Duban. Mosaïque de pavement : Jean-Baptiste Saunier, 1863-1864

Félix Duban avait proposé au ministre, dans une lettre du 13 janvier 1863, de conserver l'ancien cloître des Petits Augustins, actuelle cour du Mûrier, pour y faire « un musée d'œuvres antiques dont l'aspect incessant agisse sur l'imagination des élèves ». Dans ce but, il souhaitait

« l'accompagnement d'une peinture décorative simple et sobre, une certaine recherche dans leurs supports et le dallage au voisinage de la verdure et de l'eau »[1]. Dans le descriptif, daté du lendemain, il prévoit « un dallage mosaïque avec rosaces, grecques, enroulements, pourtour en trois sens à raison de 26 F le mètre. » Mais Saunier, 10, rue Laffitte, proposa « le prix de 24 F avec rabais de 3 %, plus 1 % au profit des Asiles impériaux de Vincennes »[1]. Une trentaine d'années plus tard, Frantz Jourdain saluait ce travail dans *L'Atelier Chantorel* : « Les mosaïques du dallage, la décoration pompéienne des murs, l'harmonieuse proportion des arceaux, les tuiles rouges du toit, imprégnaient cette partie du bâtiment d'un parfum caractéristique dont on subissait involontairement le charme et qui évoquait, avec une mélancolie non déplaisante, un passé artistique à jamais mort. »

Cour couverte de la bibliothèque. Architecte : Félix Duban
Mosaïque : Alexandre Daget, 1867

Pour la cour – dite alors des marbres – le ministre approuva le 25 janvier 1867, la proposition de Duban visant à substituer au dallage en pierre prévu pour 25 000 F, « une composition mosaïque nommée grès-cérame et dont M. Daget est l'inventeur. Cette composition que M. Duban a soumise à toutes les épreuves possibles, a donné les résultats les plus satisfaisants ; elle a en outre l'avantage de ne coûter que 17,50 F le mètre, ce qui, pour 1 000 m à couvrir, donne 17 500 F »[1]. La cour fut couverte le 2 août de la même année, « et le palais prêt à être habité ».

Colonne Rougevin. Architecte : Georges Coquart, mosaïque de la Manufacture nationale de Sèvres, 1884

La colonne Rougevin a été érigée à la suite d'un don effectué selon la volonté de l'architecte (1792-1877) pour

1. ???
1. Archives nationales F/21/780.

rétribuer un concours d'ornement. La colonne est inspirée d'une colonne de Pompéi et fut l'un des premiers travaux de la toute nouvelle manufacture de mosaïque de Sèvres.

Pom d'Api

28, rue du Four
Mosaïque de pâtes de verre de Chantal et Didier Roy, 1989

Ce fut le premier magasin de la chaîne à adopter cette devanture vivement colorée. Une cinquantaine de magasins suivirent dans les grandes villes de France, des pays avoisinants et jusqu'à Beyrouth.

Société générale

6, rue de Sèvres
Architecte : Georges Balleyguier, 1902
Mosaïque de G.-D. Facchina.

Au-dessus de la porte d'entrée en sous-face du balcon, cinq têtes de femme personnifient les cinq continents sur lesquels la banque est censée étendre ses ramifications.

Restaurant « La Boissonerie »

71, rue de Seine

La façade de cette ancienne poissonnerie est décorée de carreaux de grès 2×2 cm de couleurs vives, posés par F. Poncelet & Cie.

Le Bistro de la Gare

59, boulevard du Montparnasse

Le décor intérieur a été réalisé par le peintre verrier et mosaïste Louis Trezel en 1903

Chapelle du Comité nationale de la pastorale liturgique

4, avenue Vavin
Mosaïque d'Alfred Manessier et Gino Silvestri, 1969-1970

À dominantes bleu, vert et jaune, elle mesure 2,40 m sur 5,30 m, collée sur un mur verticale. Incertitude sur sa pérennité.

Église du Dôme des Invalides

3, place Vauban
Architecte : Jules Hardouin-Mansart de 1677 à 1706

Son dallage est une mosaïque de marbres de couleurs dessinée par le sculpteur François Lespingola (1644-1705). Il est probable que les mosaïstes étaient des élèves des mosaïstes florentins qu'avaient fait venir Louis XIV en 1668 (voir p. 8).

Tombeau de Napoléon 1er. Fabricant des émaux : E. Pâris, 1845. Mosaïstes : Titus Scagnoli (la couronne et le foudre), A. Ciuli fils, (la couronne et la croix d'honneur), A. Feste (les couronnes pour le pavé de la Chambre de l'épée et la cour entourant le tombeau)

Le retour des cendres en 1840 provoqua un grand nombre de projets, de modifications, au gré des vicissitudes politiques et des intrigues artistiques. Finalement, Camille Leynadier décrit ainsi le résultat en 1853 : « Au pied du sarcophage s'étend un pavé de mosaïque offrant une immense couronne de laurier, dans le goût de l'antique Rome. Des rayons jaillissent de cette couronne, qui entoure le monument. On y lit les noms des principales victoires de l'Empereur. »

Unesco
1, place Fontenoy
Architecte : Marcel Breuer, Pier-Luigi Nervi, Bernard Zehrfuss, 1955-1958
L'eau, mosaïque 9,60×2,40 m en pâte de verre et pierres naturelles de Jean Bazaine et Maximilien Herzele, 1959 (au rez-de-chaussée du troisième bâtiment, côté jardin japonais)

« J'ai choisi comme thème – disait Bazaine pendant le chantier – un rythme d'eau qui s'accorde avec la surface assez longue et étroite que j'ai à remplir et avec le jardin japonais dont la mosaïque est le fond. Quant à sa lumière générale, elle s'accordera, je l'espère, avec la lumière, le ciel de Paris… Je compte employé des émaux et des pierres mélangées (correspondant aux parties plus ou moins mates ou brillantes) d'assez petites dimensions, et garder bien entendu suffisamment d'inégalités de taille et de pose pour que la surface reste vivante. »

Immeuble
27 bis - 29, quai Anatole-France
Architecte : Richard Bouwens van der Boijen, 1907-1908
Mosaïque de Gentil & Bourdet

L'immeuble qui attire le regard est celui du 27 avec sa cour en avancée pour allonger la façade (42 m). L'architecte en était co-propriétaire (son père avait construit le Crédit lyonnais) avec les Héritiers Lazard pour lesquels il construit ensuite l'immeuble du 27 bis. Bien que daté de 1905 en façade, le permis de construire n'a été déposé qu'en 1906… À la différence du précédent, il est principalement construit en ciment armé, à l'exception des oriels partiellement en pierre, et recouverts de grès, ce qui lui donne, selon Louis-Charles Boileau, « un aspect très moderne, voire quelque peu exotique. »

Maison à loyer
30-32, rue de Varennes
Architecte : Raguenet et Maillard, 1934

L'immeuble est construit sur une ossature en béton armé avec des murs en briques pleines, isolées à l'intérieur. Elles sont revêtues en façade d'une mosaïque de grès cassés, les appuis et bandeaux étant en pierre.

Immeuble
6 et 8, rue du Général Camou
Architectes : Jean Ginsberg et Pierre Vago, 1958
Mosaïque de Victor Vasarely

La même année, Vasarely écrivait : « À partir du carré préfabriqué des revêtements habituels et du principe développable de la plastique-cinétique, j'ai conçu un système d'art mural à intégrer organiquement dans l'architecture pour la rendre plus humaine. » (V. Vasarely, *Catalogue de la Fondation*. Gordes)

Champs-Élysées, Saint-Lazare
8e

Hôtel (musée) Cernuschi
7, rue Velasquez
Architecte : William Bouwens van der Boijen, 1876

Sur la façade, deux médaillons représentent Léonard de Vinci et Aristote.

À l'intérieur, belle mosaïque au sol dans le hall de l'hôtel. Témoins de la foi républicaine d'Henri Cernuschi, « février » et « septembre » sont inscrits sur les battants de la porte pour célébrer les deux mois où fut instituée la IIe République…

Hôtel Terminus
108, rue Saint-Lazare
Architecte : Émile Lavezzari, puis Just Lisch, 1887-1889
Mosaïque de marbre et mosaïque d'émaux d'Auguste Guilbert-Martin

Lavezzari s'était rendu en Espagne et en Angleterre pour y étudier les hôtels. C'est à la suite de ses études qu'il fut chargé par la Cie des chemins de fer de l'Ouest de construire l'hôtel Terminus. La mort interrompit bientôt son entreprise, retardée par un litige avec la Ville qui souhaitait laisser la place entièrement dégagée ; mais la Cie, propriétaire du terrain demanda une indemnité… et les travaux se poursuivirent sous la direction de Just Lisch.

Brasserie Mollard
113, rue Saint-Lazare
Architecte : Édouard Niermans, 1895
Mosaïque d'Henri Bicchi

Né en 1859 aux Pays-Bas, Niermans devint, après la réalisation de cette brasserie, l'architecte de nombreux restaurants, hôtels (Negresco à Nice) et casinos. Il a prolongé

la salle le long de la rue Saint-Lazare par une cour couverte de glaces-dalles avec un plancher en dalles de verre pour éclairer le sous-sol. Les tableaux de Simas illustrent les villes proches desservies par la gare Saint-Lazare ; ils ont été réalisés par les Faïenceries de Sarreguemines avec un « émail limpide, de façon à laisser suffisamment apparents les fonds d'un ton d'ivoire qui caractérisent la matière » (L.-Ch. Boileau). Les mosaïques ont été réalisées par un artiste-artisan du nom de Bichi, les glaces-dalles du hall vitré par MM. Hubert et Martineaux.

Les installations des services étaient aussi très modernes avec des urinoirs d'un nouveau type fournis par Doulton et un chauffage par des aérocalorifères Leroy…

Bank Tejara, ex-Magasins Majorelle
124, rue de Provence
Architecte : Henri Sauvage et Charles Sarazin, 1913
Mosaïque de Gentil & Bourdet

Les poteaux qui rythment les premiers étages sont couverts de mosaïque. Ces étages abritaient les salles d'exposition de l'illustre décorateur et dessinateur de meubles de l'École de Nancy que fut Louis Majorelle, les étages supérieurs étant réservés aux bureaux.

Église Sainte-Madeleine
Place de la Madeleine
Le Christ et ses disciples ayant évangélisé la Gaule sur fond d'or, mosaïque d'Auguste Guilbert-Martin sur un carton de Charles Lameire, 1888-1893

Illustration assez triste de l'art officiel qui n'ajoute pas grand chose à *L'histoire du christianisme* peinte sur le cul-de-four par Jules Ziegler en 1838.

Grand palais
Avenue Winston-Churchill
Architectes : Charles Girault, Henri Deglane, Louis Louvet et Albert Thomas, 1896-1900

Comme il est écrit sur le fronton de l'avenue Franklin-D.-Roosevelt : « Ce Monument a été consacré par la République à la Gloire de l'Art français ». C'est le chef d'œuvre de l'art officiel réalisé par des dizaines de grands prix de Rome.

On était encore sous l'émotion des deux cent soixante-quinze caisses ramenées de Perse par Marcel et Jeanne Dieulafoy quasiment au péril de leur vie à la fin de leur campagne de fouille de 1886, et notamment des célèbres frises des Lions et des Archers du palais de Darius (VIe siècle av. notre ère). L'idée vînt donc assez naturellement de s'en inspirer, et de garnir de frises les deux murs aveugles en arrière les colonnades.

Façade de l'avenue Winston-Churchill. Architecte : Henri Deglane, 1896-1900

L'histoire de l'art, frise en mosaïque d'émail de Guilbert-Martin sur un carton de Louis Édouard Fournier.

L'architecte de cette façade n'était, semble-t-il, que modérément séduit par l'idée d'une frise. Il en commanda le carton à Fournier, né deux ans après lui en 1857, mais qui avait remporté le grand prix de Rome la même année que lui, en 1881. À la demande de l'architecte, Fournier a conçu des figures dans des tons proches de la pierre se détachant sur un fond vieux rouge à la fois neutre et présent. À moins qu'il ne faille en gratifier le mosaïste Guilbert-Martin qui avait déjà une grande expérience de ce genre de travail. La mise en place fut effectuée par la Maison Simons au Cateau-Cambrésis dans le Nord. Sur 75 m, la frise représente aussi l'histoire de l'art en dix tableaux de l'Ègypte et la Grèce à la France du XVIIe siècle en passant par l'Islam, l'Asie…

Trois motifs décoratifs en mosaïque couvrent les frontons des trois portails du centre.

Sur la façade de l'avenue Franklin-D.-Roosevelt la frise

est en céramique réalisée par la Manufacture nationale de Sèvres sur un carton de Joseph Blanc.

Petit Palais
Avenue Winston-Churchill
Architecte : Charles Girault, 1896-1900
Mosaïques au sol de G.-D. Facchina

Alors que le jury hésita longuement pour le choix de l'architecte du Grand Palais, le projet de Girault fut retenu dès le premier tour pour le Petit Palais. Il était attentif aux arts décoratifs puisque, pour payer ses études, il avait travaillé dans l'entreprise de serrurerie Bardin, qu'il retint d'ailleurs pour réaliser la grille d'entrée.

Pour les mosaïques au sol, l'entreprise de D. Facchina fut retenue car, outre sa réputation, son devis était nettement moins cher que ceux de ses concurrents et notamment de Guilbert-Martin, bien que les tesselles dépassent à peine le centimètre carré, ce qui conduit à de nombreuses heures de travail. On sait que les 366 m^2 de la rotonde d'entrée, des paliers des escaliers et du portique semi-circulaire du jardin furent réalisés à 22 F le m^2 ; les 1 576 m^2 des galeries latérales et des pavillons d'angle à 18 F le mètre carré, toutes étant des mosaïques de marbre : marbre blanc de Carrare et de Nîmes, noir fin, rouge royal, rouge cuit, jaune de Lyon, vert de Fréjus, bleu Turquin. Les mosaïques des margelles des trois miroirs d'eau dans le jardin furent par contre réalisées en émail et or et coûtèrent 50 F le mètre carré.

Toutes ces mosaïques furent dessinées par Giraud, l'entreprise les agrandissant aux dimensions de l'exécution ; ils étaient alors soumis à l'approbation de Giraud qui apportait ses corrections éventuelles[1].

1. Notice d'après l'article de L.-Ch. Boileau, *L'Architecture,* 10.03.1900.

BUREAUX
9, rue Percier
Architecte : Urbain Cassan, 1929
Cour en éclats de grès cérame

Opéra, gares du Nord et de l'Est
9e, 10e

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA
Place de l'Opéra
Architecte : Charles Garnier, 1860-1874
Mosaïque sur la voûte de l'avant foyer par Antonio Salviati, Gian-Domenico Facchina et Girolamo Mazzioli (carton : Paul de Curzon) et médaillons en lave émaillée par Émile Solier

Grand amoureux de la couleur, Garnier aurait voulu couvrir de mosaïque le plafond de la salle, mais « une force d'inertie invincible, une routine désespérante, décourageaient tous les efforts. La situation paraissait ne pas devoir changer quand arrivèrent à Paris quelques mosaïstes italiens venus pour tenter la fortune »[1]. Il leur confia d'abord le plafond de la loggia, et devant le succès, la voûte de l'avant foyer qui « complète le grand escalier, lui donne de l'air et de la perspective. » Longue de 20 m, elle s'ouvre vers le grand foyer par des arcades portées par huit pilastres en marbre rose. Le sol est en petits dés de marbre tenus dans une chape de béton. Quant aux émaux de la voûte, une partie fut trouvée à Paris, l'autre fut exécutée à Venise. Garnier fit inscrire sur le plafond en caractères grecs du VIIIe siècle : « La mosaïque décorative a été appliquée pour la première fois en France pour l'ornementation de cette voûte et la vulgarisation de cet art. Les figures peintes par Paul de Curzon ont été exécutés par (les frères) Salviati, les ornements par Facchina. L'architecture est de Charles Garnier. »

Les mosaïques au sol « en petits dés de marbre noyés dans un enduit de ciment » sont aussi dignes de remarque. Plus ou moins riches selon les étages, elles sont particulièrement belles dans la salle circulaire.

1. Charles Garnier : *À travers les arts.* Paris, Picard, 1985. Voir aussi *Le nouvel Opéra* », ré-édité aux Éditions du Linteau, 2001, dans lequel Garnier détaille comment il réussit à imposer la mosaïque.

Au Printemps
64, boulevard Haussmann
Architecte : Paul Sédille, 1882
Mosaïque de G.-D. Facchina

Le premier magasin fut ravagé par un incendie le 9 mars 1881. Il fut reconstruit en un temps record, sans interruption des ventes, avec un luxe, à l'époque très moderne : structure en fer, murs non porteurs que l'on n'appelait pas encore rideau, éclairage électrique. Les mutilations successives rendent mal compte de sa splendeur, les surélévations écrasent sa façade sur laquelle restent les deux bandeaux en mosaïque qui, après plus d'un siècle, éclatent toujours de la même fraîcheur. À l'intérieur, le plafond du grand vestibule était aussi orné de mosaïques…

Au Printemps
58-60, boulevard Haussmann
Architecte : René Binet, 1910. Mosaïque d'Auguste Biret

Biret était le gendre de Gian-Domenico Facchina. À sa mort en 1903, il reprit l'entreprise avec son fils Robert dont il se sépara en 1910. La frise est très proche et dans le même esprit que celle réalisée par son beau-père, vingt-huit ans plus tôt.

BNP, ex-Comptoir d'Escompte
14, rue Bergère
Architecte : Edouard J. Corroyer, 1882
Mosaïques de G.-D. Facchina sur les cartons de Charles Lameire.

Les médaillons en façade représentant les têtes des cinq parties du monde, sont en mosaïque de même que les deux tables disposées à droite et à gauche de ce qui est aujourd'hui le sas d'entrée. Elles couvraient également l'escalier d'honneur qui, du fond de la grande salle, montait aux bureaux.

Société générale
29, boulevard Haussmann
Architecte : Jacques Hermant, 1906-1911
Mosaïque au sol : Gentil & Bourdet.

C'est l'une des plus belles et assurément la plus grande mosaïque au sol de Paris. La banque, fondée en 1864, était installée rue de Provence dans un bâtiment qu'elle ne pouvait agrandir, mais dont elle ne voulait pas trop s'éloigner ; d'où son emménagement ici. Il nécessita cinq ans de travaux car il y a quatre étages en sous-sol, d'où la réfection de tous les planchers et le choix de la mosaïque.

Casino de Paris
16, rue de Clichy
Architecte : Marcel Oudin, 1917-1919

Construit sur l'emplacement du *skating-ring* transformé en théâtre dès la fin du XIXe siècle, plusieurs fois remanié puis, finalement confié en 1917 par Simon Volterra à Marcel Oudin. On ignore de qui sont les bandeaux de mosaïque…

Bar des roses
66, rue de Clichy
Architecte : Lucien Pierrot
Mosaïque de C. Chaudy

On sait peu de choses hélas sur l'histoire de ce bar dont le décor en rosaces date probablement des années 1920.

Ex- Société parisienne d'air comprimé
3, rue de Liège
Architecte : Paul Marozeau, 1926.

Les balustres des balcons du premier étage sont ornées de carreaux de céramique et de mosaïque ainsi que les allèges du deuxième et la sous-face des balcons du cinquième.

LYCÉE JULES FERRY
77, boulevard de Clichy
Architecte : Pierre-Anne Paquet
Mosaïque de Gentil & Bourdet, 1912-1913

À l'origine, c'était un lycée de jeunes filles, ce qui peut expliquer la suppression des combles et leur remplacement par des terrasses pour les cours de récréation ; les jeunes filles étaient ainsi isolées des désagréments de la rue. La construction est donc en ciment armé auquel se relient les briques enfilées d'une armature. Et pour couronner le bâtiment, le débord des terrasses est orné en sous-face d'une frise de mosaïque.

On trouve le même type de décor sur le groupe scolaire de l'impasse Roger Estienne (appelée improprement rue), donnant dans la rue Marbeuf. Une conciergerie ferme l'impasse, ce qui rend peu visible le bâtiment abritant les classes situé à une vingtaine de mètres à l'arrière de la conciergerie.

THÉÂTRE ANTOINE
14, boulevard de Strasbourg
Architecte : Marcel Deslignières, 1880-1881
Mosaïques de G.-D. Facchina, Faïences de Jules-Paul Loebnitz, Terre cuite d'Emile Müller, Carrelage et balustrade d'Hippolyte Boulenger

La Comédie parisienne fut ouverte en avril 1881 à l'emplacement d'un théâtre des Menus plaisirs. Antoine en devint le directeur en 1890. Deslignières, qui avait été l'architecte du pavillon de l'Union céramique à l'Exposition universelle de 1878, en fit une sorte de manifeste de la polychromie, avec des moyens et pour une salle qui ne pouvait se comparer à l'Opéra. Malgré de nombreuses transformations, dont certaines peu de temps après l'ouverture puisqu'il estimait en 1900 que « son » théâtre avait été « éreinté », il reste un manifeste joyeux de ce que peut la couleur.

REX
19, boulevard de Strasbourg
Architecte : Charles Lefebvre, 1914
Façade en mosaïque de grès émaillé de Gentil & Bourdet

LOUXOR – PALAIS DU CINÉMA
170, boulevard Magenta
Architecte : Henri Zipcy, 1921
Mosaïque de Gentil et Bourdet sur des dessins d'Amédée Tiberi, 1921

Dans les premiers temps du cinéma, les promoteurs ont voulu pour leurs salles des décors qui fassent rêver : l'Antiquité égyptienne en fut souvent le support comme ici où un abondant décor en mosaïque reproduit papyrus, fleur de lotus, ibis, etc. Henry Silberberg, qui le fit construire, fut mis en faillite en 1922, mais la salle fut exploitée jusqu'en 1979. Inscrite à l'Inventaire en 1981, elle fut achetée en 1983 par Tati qui la laissa se dégrader et racheter par la Ville en 2003. Les mosaïques sont en cours de restauration.

HÔTEL DE BRABANT
18, rue des Petits-hôtels
Encadrement d'une fenêtre en rez-de-chaussée en mosaïque bleue

Bastille, gare de Lyon, Italie
12e, 13e

Ministère des Finances
56, rue de Bercy
Architecte : Borja Huidobro et Paul Chemetov, 1988
Mur de 51 m de longueur sur 3 m de hauteur
Mosaïque : Luigi Guardigli

Les voies de la commande publique ne sont pas toujours simples. En 1986, Guardigli participa au concours sur une maquette de Martial Raysse qui semble n'avoir été que partiellement retenue. Il fut ensuite associé au sculpteur égyptien Adam Henein qui peu après récusa l'offre, la jugeant insuffisante financièrement. Luigi Guardigli fit alors une nouvelle proposition qui fut retenue, bien que l'un des membres de la commission l'ai jugée « un peu trop voyante ».

Immeuble d'habitation
24-26, rue Sibuet
Architecte : J. Mougenot et D. Solvet
Mosaïques de Ladislas Kijno, 1968-1969

Deux mosaïques couvrent les murs du rez-de-chaussée sur la rue, deux autres sont accessibles dans la cour, deux autres enfin ne le sont pas dans le jardin.

L'art de Kijno veut atteindre l'universel et donc, refuse la description. Il est un art de signes, comme s'il voulait rompre les barrières qui séparent les mots des formes.

Cité de l'immigration, ex-musée des Colonies
293, avenue Daumesnil
Architecte : Albert Laprade, Léon Jaussely, 1928-1931
Mosaïques au sol sur des dessins d'Albert Laprade

Selon son biographe Maurice Culot, Laprade dut beaucoup lutter pour imposer son projet, sinon luxueux, au moins très

décoré. Le commissaire de l'Exposition coloniale, Hubert Lyautey, maréchal, voulait une maison de documentation très simple en plein Paris ; il allait même jusqu'à trouver Le Corbusier « épatant ». Laprade aura néanmoins gain de cause et « dessinera lui-même en s'inspirant des arts primitifs, les différents motifs des sols en mosaïque pour les grandes salles du rez-de-chaussée. »

Monument aux morts du PLM
Gare de Lyon, salle des Pas-perdus
Architecte : Louis Bonnier, 1925
Mosaïque au sol : Gentil & Bourdet

Discret dans son emplacement et sobre dans sa décoration, le monument est très présent par sa masse de granit des Vosges posé sur le sol éclairé par la mosaïque.

Hôtel particulier
14, boulevard Arago
Architecte : Edmond Bequet, 1901

Bandeau en mosaïque au-dessus du rez-de-chaussée prévu pour abriter un magasin, l'entrepôt et l'écurie étant en sous-sol, le logement à l'étage.

Mosaïques de pierres
de Maurice Garnier, square René-Le-Gall
Architecte : Jean-Charles Moreux, 1937

Un goût de l'étrange, un penchant pour le surréalisme conduisirent Jean-Charles Moreux, chargé de l'aménagement du square, à demander à Garnier d'orner les murs des escaliers. Par le simple assemblage de différentes pierres, de silex, il parvint à leur donner une présence étonnante, d'où surgissent des têtes non moins surprenantes ; elles font penser aux portraits d'Arcimbaldo bien sûr, mais le relief leur donne une grande force, non dénuée de préciosité.

Léon-Paul Fargue y retrouvait « l'identité symbolique qui relie le minéral au végétal, le végétal à l'animal. Animaux apocalyptiques, hommes et bêtes sont nés de ses mains ouvrières dociles d'un ordre extraordinaire et composite qu'il se plaît non pas à leur donner, mais plus proprement à leur restituer. » (*Aujourd'hui,* 28 février 1942)

Tour « Le Périscope »

83-87, avenue d'Italie
Architecte : Maurice Novarina, 1965-1971
Mosaïque d'Emile Gilioli, 1969.

Plutôt sculpteur, Gilioli a aussi fait des cartons de tapisserie et de mosaïque, lui qui écrivait : « On a beau tortiller des formes, ce qui compte le plus, c'est la présence. La présence, c'est l'homme qui vit en éveil de la vie, qui veut vivre avec ses défauts et ses qualités. »

École Franc-Nohain

9, rue Franc-Nohain
Deux mosaïques de Suzanne Roger réalisées par Lino Melano, 1959

Son marchand et ami écrira : Notre vision du monde extérieur est toujours une « re-création » ; nous le recréons à chaque regard. Les « stimulants que nous offrent les arts plastiques sont des sensations visuelles, tandis que les images retenues par la mémoire relèvent de sensations visuelles et tactiles[1]. »

Plan du quartier

Mosaïque de Fabio Rieti, 1980, sur un immeuble à l'angle de la rue Clisson et de la place Nationale
Peint sur carreaux 5×5 cm, le plan est entouré des portraits

1.D.-H Kahnweiler, *Confessions esthétiques,*Gallimard, 1963 (p.110).

imaginés de Jeanne d'Arc et de ses hommes, Jean Dunois, Poton de Xaintrailles, Olivier de Clisson, Étienne de la Hire et Robert de Baudricourt

Église Sainte-Anne de la Maison blanche

186, rue de Tolbiac
Architecte : Prosper Bobin, 1891-1912
Chemin de croix en céramique de F. Rinazzoli, 1930
Mosaïques derrière les autels, maître autel et table de communion de Mauméjean, 1939

Les décors ne sont guère plus inspirés que l'architecture de l'église.

École de filles

173, rue du Château des rentiers
Architecte : Louis H. Boileau, 1926
Mosaïque : Auguste Labouret

L'encadrement du portail par ses ressauts successifs donne une certaine solennité à cette entrée. Ils sont couverts d'une mosaïque selon un motif géométrique dont les couleurs adoucissent ce que le portail peut voir d'intimidant.

Vaugirard, Montparnasse, Grenelle 14e, 15e

TOMBEAU DE PASTEUR
25, rue du Docteur-Roux
Architecte : Charles Girault. Mosaïque de Guilbert-Martin sur un carton de Luc-Olivier Merson

Le tombeau est dans la crypte du musée.

IMMEUBLE
1, rue Boulard
Architecte : Léon Boucher, s.d.

La façade est ornée de bandeaux de mosaïque, peut-être de Gentil & Bourdet qui ont travaillé avec le même architecte, boulevard Lefebvre…

MAISON MATERNELLE, FONDATION LOUISE KOPP
39 bis et 41, avenue René Coty
Architecte : Charlet et Perrin, 1908
Maison maternelle, panneau de mosaïque sur la rue d'Alésia. Sgraffiti ou céramique en frise sous le toit

IMMEUBLE
214-216, avenue du Maine
Architecte : Claude Parent, 1962-1963
Mosaïque à l'entrée d'André Bloc, réalisée par Maximilien Herzele.

Éditeur de la revue *L'Architecture d'aujourd'hui,* Bloc profita de l'inaction forcée à laquelle le réduisait le gouvernement Pétain pour se lancer dans la sculpture. Fondateur du groupe Espace qui voulait marier les disciplines artistiques, il a conçu cette mosaïque pour Cl. Parent, alors jeune adepte du groupe.

IMMEUBLE
120 bis, boulevard du Montparnasse
Architecte : Charles Lozouet, 1913
Mosaïque de Mazzioli (?). Grès de Gentil & Bourdet (?)

Le dessin de la façade anticipe sur ce que sera le style dominant des années 1925. Plutôt sobre, son seul ornement sont les bandeaux de mosaïque qui le parsèment çà et là : de part et d'autre du portail, sur les linteaux du premier étage, la face du cinquième et les sous-faces des balcons ; le dessin et les couleurs des mosaïques, à dominantes bleus et verts, restent inspirés des plantes chères à l'Art nouveau. S'il est certain que les grès sont de Gentil & Bourdet, un doute subsiste sur les mosaïques qui pourraient être de Mazzioli.

EX-HÔTEL PARTICULIER
5, rue Schoelcher
Architecte : Paul Follot et Pierre Selmersheim, 1911
Au rez-de-chaussée, frise en mosaïque, probablement de Gentil & Bourdet

L'hôtel a été construit par le décorateur Paul Follot (1877-1941) pour abriter son domicile et une salle d'exposition. Ébéniste de formation, il dirigera Pomone, l'atelier d'art du Bon marché en 1923.

MAISON-ATELIER
6, rue du Douanier
Architecte : Auguste Perret, 1927
Mosaïque de Georges Braque

Braque confia la construction de sa maison-atelier à Perret, bien que celui-ci soit resté plutôt étranger à sa peinture.

La mosaïque est placée sur le mur de refend de la maison voisine mais est très visible depuis la rue. Étrangement, le propriétaire actuel ignore quand et par qui elle a été faite ; on peut néanmoins l'attribuer sans grand risque d'erreur

à Luigi Guardigli qui avait réalisé pour lui la mosaïque de « La Colombe d'or » à Saint-Paul de Vence en 1960 ou à Lino Melano, voire aux deux.

Église Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle
9, rue du Docteur-Roux
Architecte : Édouard Jacquemin, 1908-1910
Laissez venir à moi les petits enfants, mosaïque de Jean Gaudin à la suite de Marcel Imbs, 1935
et mosaïque de pierre et béton sur le bas-côté gauche d'Y. Argand

Tombeau de Pasteur
25, rue du Docteur-Roux
Architecte : Charles-Louis Girault, 1896
Mosaïque de Guilbert-Martin sur un carton de Luc-Olivier Merson

Seulement accessible par le musée (visite guidée et payante).

Immeuble
131, rue de Vaugirard
Architecte : Joseph Madeline, 1936
Façade en éclats de grès cérame
Céramistes : Zaengerler-Roussel

Il est intéressant de noter que le propriétaire, Auguste Garnier, ajoutait à sa demande du permis de construire celle de tolérance pour lui permettre « de poursuivre l'ensemble du programme dans le but déjà visé aujourd'hui de faire disparaître les locaux insalubres et de lutter efficacement contre le chômage. » On ne pouvait que l'en louer ; l'immeuble n'a pas pris une ride.

Maison
17, rue Léon-Delhomme
Architecte : Clément Feugueur, 1922

À l'angle de la rue Yvart, cette maison en brique est ornée de briques émaillées et d'une frise en mosaïque dont les fleurs plus ou moins stylisées se détachent sur un fond d'un bleu pimpant.

Immeuble d'habitation
4, rue d'Arsonval

Les mosaïques qui encadrent la porte d'entrée et décorent les sous-faces des balcons font bien penser aux pastilles qui décorent l'église Saint-Jean-de-Montmartre. Sont-elles aussi d'Alexandre Bigot ?

Immeuble d'habitation
85, boulevard Pasteur
Architecte : Jean Dubuisson, 1961-1965
Mosaïque : Christian Michel

Église Saint-Léon
Place du Cardinal Amette
Architecte : Émile Brunet, 1926
Mosaïque d'Auguste Labouret et Chaudière père et fille, 1938-1943

D'accord en cela avec la demande de l'Archevêché, l'architecte voulut échapper aux « excès du modernisme » et n'utilisa le béton armé que pour la structure, les murs étant constitués d'un jeu de briques claires de Caen rehaussées par endroits de briques orangées de Dizy. Sur la façade principale, une suite de niches fait comme une frise en mosaïque.

À l'intérieur, les piliers sont couverts de mosaïque ainsi que les tympans dédiés à différents saints. Mais c'est surtout le cul-de-four dédiée à la Vierge Marie qui retient l'attention ;

il fut posé par Pierre Chaudière et sa fille, assistants de Labouret, alors retenu au Canada. C'était en 1941. La face de l'arc du chœur, conçue aussi par Labouret dans une facture plus académique a été posée les mêmes en 1943.

IMMEUBLE
45, boulevard Lefebvre
Architecte : Léon Boucher, 1916
Mosaïque : Gentil & Bourdet

Il faut un peu de recul pour admirer le décor qui couvre la partie en retrait au-dessus de l'entresol ; ce dernier est orné de disques d'éclats émaillés verts, mais les étages supérieurs sont couverts d'une mosaïque blonde avec, au cinquième étage, un décor floral qui semble descendre en cascade sur les étages inférieurs.

PARC DES EXPOSITIONS
Place de la Porte de Versailles
Architecte : Louis H. Boileau, 1933-1938
Mosaïque : Charles Lacoste

Les deux pylônes qui flanquent les entrées des parcs des expositions de part et d'autre de l'avenue Ernest Renan sont les seuls ornements architecturaux de ce « parc » avec les grilles basses de Brandt & Cie.

BAINS-DOUCHES
34, rue Castagnary

Sur fond de briques rouges se détachent les mosaïques gris bleuté portant l'enseigne et l'emblème de la Ville.

GROUPE SCOLAIRE
25, rue Rouelle et
22, rue Sextius-Michel

Architecte : Louis Bonnier, 1910-1911
Porches d'entrée en mosaïque de Gentil & Bourdet

On notera – raffinement de rationalisme – qu'au-dessus des fenêtres et des portes, le béton armé est accusé « par des stries rappelant sa structure intime, accentuée par quelques incrustations d'opaline[1]. » Le dessin et les couleurs des mosaïques sont l'œuvre de Louis Bonnier qui rappelle ici que sa vocation première était la peinture.

À l'intérieur, si les frises dans les classes étaient peintes au pochoir, celle du vestibule, du préau et des parloirs étaient en faïence.

IMMEUBLE À LOYER
7, rond-point Mirabeau
Architectes : Joseph Bassompierre, Paul de Rutté, Paul Sirvin, 1932
Façade en éclats de grès cérame de Gentil & Bourdet

Les éclats de grès permettent de donner à la façade une coloration à défaut d'un relief que le remplacement de la pierre par le béton ne permettait pas. La ferronnerie (R. Subes) renforce ce souci de décoration pour un immeuble à loyers de grand confort.

IMMEUBLE
47, rue Balard
Architecte : Georges Maurios, 1989
Façade couverte d'éclats de grès cérame de couleurs : Entr. Botti

L'architecte a choisi ce type de façade en référence à l'immeuble du rond-point Mirabeau, tout proche. Elle a été réalisée par un maçon italien de l'Entreprise Botti qui était sous-traitante.

L'architecte a choisi les couleurs des carreaux et le

1. L. Bonnier : *À propos d'un groupe scolaire,* 1913.

pourcentage de chaque couleur. Le maçon cassait le carreau 20 x 20 cm en le tenant sur les doigts écartés d'une main et en frappant avec une massette d'un coup sec au centre, ce qui éclate le carreau en cinq morceaux. Les éclats sont alors entassés, brassés à la fourche, et repris par le maçon dans une répartition sensiblement égale au choix primitif de l'architecte. Collés au béton, ils sont ensuite aplanis avec une massette en caoutchouc, la verticalité étant vérifiée à l'équerre.

Passy, Auteuil, Chaillot
16e

Conseil économique et social
Place d'Iéna
Architecte : Auguste Perret, 1936
Panneaux de Martial Raysse réalisés par Luigi Guardigli, 1992

Objet d'un des nombreux litiges entre l'État et la Ville, celle-ci refusa le permis de construire. Ces panneaux ont donc été réalisés sur des cadres au sol, puis « accrochés » rapidement sur les murs. Est-ce à cause de cette péripétie ? ces mosaïques apparaissent en effet plutôt comme des tableaux de chevalet que comme des mosaïques murales.

Musée de la mode
10, rue Pierre-1er-de-Serbie
Architecte : Léon Ginain, 1879-1884
Mosaïques au sol dans le vestibule et la galerie de Gian-Domenico Facchina

Fermé jusqu'en 2013. Appelé aussi musée Galliera, du nom de la duchesse Maria Ferrari de Galliera née marquise de Brignoles-Sale qui le finança. Très riche, philanthrope, monarchiste et catholique, elle avait l'intention de donner sa collection d'œuvres d'art à la Ville de Paris et dans ce but, fit construire – richement – ce bâtiment. Mais le vote de la loi instituant la laïcité de l'enseignement en mars 1882 la décida à reprendre le don de ses œuvres qu'elle dirigea sur le musée de Gênes. Elle mourut en 1888 avant la fin des travaux du musée – vide – qui resta la propriété de la Ville.

Immeuble
19, rue Octave-Feuillet
Architecte : Maurice du Bois d'Auberville, 1910
Lucarnes, jardinières et couronnements discrets en mosaïque et grès de Gentil & Bourdet

Cimetière de Passy
Rue du Commandant Schloesing

Sépulture Wilhelm Gompertz. Architecte : Nénot, 1891
Mosaïque de Guilbert-Martin au fond de la chapelle,
15e division sud
Sépulture Delaire de Cambacérès.
Chapelle entièrement tapissée intérieurement de mosaïques, 1898. La chapelle étant sur deux niveaux dont un en sous-sol est dans une certaine mesure éclairée par les mosaïques à dominantes blanche et or dans un dessin d'arabesques fleuries
Sépulture de l'architecte Émile Bertrand (1856-1927)

Église Saint-Honoré-d'Eylau
66 bis, avenue Raymond-Poincaré
Architecte : Paul Marbeau, 1896
Vitraux et mosaïque de Félix Gaudin sur un carton d'Eugène Grasset

L'architecture de cette église n'attire guère l'attention et les vitraux ne sont pas toujours de très bonne facture ; ils ont été réalisés d'après des cartons d'élèves de Grasset, sauf deux qui furent dessinés par lui mais qui ont été malheureusement amputés depuis. On peut lui attribuer les mosaïques de la façade, du fait de ses liens avec Gaudin et de la fraîcheur avec laquelle sont représentés les saints dont l'éclat détonne sur la morosité ambiante.

Immeuble
17, rue Franklin
Architecte : Marcel Hennequet, 1928
Béton lissé avec des baguettes en céramique blanche pour protéger et marquer les angles par Gentil & Bourdet

Le béton est toujours mal perçu et les architectes hésitent à l'employer nu. L'architecte « s'est attaché à trouver un "genre" qui laisse voir que les immeubles sont réalisés suivant les principes modernes de construction avec du béton et des matériaux nouveaux, mais cependant aussi avec des principes d'Architecture[1]. »

Restaurant Prunier
16, avenue Victor-Hugo
Architecte : Louis-Hippolyte Boileau
Mosaïque d'Auguste Labouret, 1924

Émile Prunier avait sollicité Boileau pour l'agrandissement de son restaurant rue Duphot dans les années précédant la Guerre de 1914. Il fit de nouveau appel à lui lorsque, profitant de l'accroissement de la vitesse avec laquelle les produits de la mer arrivaient à Paris, il voulut ouvrir un « bar à poissons ». Boileau construisait alors le « nouveau magasin » du Bon marché et appréciait sans doute la qualité du travail de Labouret, maître verrier depuis 1902, aussi bien connu pour ses restaurations que pour ses créations de vitraux.

La façade est une de ses premières, peut-être même sa première mosaïque ; dans les tons vert et bleu rappelant la mer, son dessin est une succession d'entrelacs, c'est un chef d'œuvre de l'art décoratif.

Les verres des vitrines sont sablés par Paul Binet à hauteur d'œil pour éviter les indiscrétions des passants, avec des motifs inspirés de la mer gravés dans la masse du verre.

Immeuble de rapport
5, rue Lalo
Architecte : Bauhain & Barbaud, 1906

Mosaïque sur les linteaux des deuxième, troisième et quatrième étages.

1. Antony Goissaud, *La Construction moderne* 9 mars 1930.

MAISON DE LA RADIO
116, avenue du Président-Kennedy
Architecte : Henry Bernard, 1960
Mosaïque de Jean Bazaine (dans le foyer des musiciens, côté rue de Boulainvilliers)
Mosaïque de Gustave Singier réalisée par B. Bisaro (dans le foyer des comédiens, côté rue Raynouard)

« J'ai réalisé cette mosaïque en collaboration avec Melano et Guardigli en 1963. J'avais tenu compte, dans la composition de la maquette, de l'orientation, de la dimension de la salle et de l'inclinaison du plafond. Le travail, qui s'est fait directement sur le mur, a duré quatre mois. Nous avons utilisé non seulement des émaux, mais diverses sortes de pierres, marbres, onyx et même dalles de verre, pour obtenir plus de richesse et plus de profondeur. La dimension de ces divers éléments est volontairement inégale – de 2 à 4 cm en moyenne – et de toute façon, assez grande pour que l'ensemble garde con caractère monumental. L'enduit de ciment est, lui aussi, inégal, et chaque pierre orientée suivant la lumière, pour donner à la surface son maximum d'intensité et de vie[1]. »

MAISON À LOYER
30, avenue du Président-Kennedy
Architecte : Lucas et Beaufils, 1932
Cour en éclats de grès cérame

IMMEUBLE DIT CASTEL-BÉRANGER
14, rue La Fontaine
Architecte : Hector Guimard, 1895-1898
Briques émaillées de Müller et éléments en grès flammé d'Alexandre Bigot
Hall d'entrée entièrement en grès flammé
Mosaïque au sol de Léon de Smet.

1. En 1967, cité par Jean-Pierre Greff : *Jean Bazaine,* Berne, Benteli Verlag, 1994.

L'immeuble « à petits loyers » est construit de façon très rationnelle, utilisant les matériaux au mieux de leur capacité (pierre de taille pour les points de résistance, meulière ou brique moins chères pour les remplissages). Il est aussi une sorte de manifeste de la volonté de l'architecte de s'inscrire dans la tradition médiévale du maître de l'œuvre avec peut-être un contrôle plus précis sur les collaborateurs, artistes et artisans, auxquels il fait appel.

MAISON À LOYER
40, quai Louis-Blériot
Architecte : Marteroy et Bonnel, 1932
Façade en éclats de grès cérame
Mosaïque de Philippe et Georges Mazzioli

C'est un exemple rare, voire unique à Paris, d'une façade tout en dégradé : claire au rez-de-chaussée, elle monte en s'assombrissant jusqu'aux bandeaux fleuris du sixième étage.

IMMEUBLE
39, rue Gros
Architecte : André Guilbert, 1931
Mosaïque : Gentil & Bourdet

Façade en cailloutis incrusté lisse en surface de couleur brun rose. Quadrillage de la façade par des liserés en petits carreaux noirs et blancs. Encadrement de la porte d'entrée et macarons sur l'allège des fenêtres principales en éclats de grès cérame gris et noirs pointés d'or.

LABORATOIRE PHARMACEUTIQUE
21, rue Van Loo
Architecte : Lucien Francelet, 1927
Façade en mosaïque
Mosaïque : Bacle & Moulin

Immeuble
3 à 9, rue du Général-Delestraint
Architecte : Joachim Richard, 1912
Mosaïque : Gentil & Bourdet

La sous-face des balcons sur cinquième étage est ornée de mosaïques d'un dessin inhabituellement recherché en cet emplacement.

Maison à loyer
2, rue Verderet
Architecte : Bassompierre, Rutté, Sirvin, 1934
Façade en éclats de grès cérame de Gentil & Bourdet

Sur un terrain exigu, 78 m^2, mais bien placé, les architectes ont réussi à loger une grande pièce et deux salles d'eau par étage, très éclairées et donnant à cette place un cachet moderne.

Maison de rapport
41, rue Ribera
Architecte : Jean-Marie Boussard, 1894
Façade en briques émaillées
Belle mosaïque au sol du vestibule

On peut voir aussi de jolies briques vert d'eau et rose pâle sur l'immeuble tout proche, 5, rue Dangeau, construit la même année par le même architecte.

Immeuble
33, boulevard Lannes et 24, rue Dufrénoy
Architecte : Stoppa
Carton de Busse
Mosaïque de Lino Melano, 1962

La mosaïque, boulevard Lannes, couvre le décrochement du pignon sur toute sa hauteur (huit étages) tandis que celle de la rue Dufrénoy couvre le mur à rez-de-chaussée.

Répondant à Jean Grenier, Busse estimait que « le peintre peut apporter des réponses aux questions de l'homme, mais des réponses muettes, symboliques. Et qu'il les apporte malgré lui. Il apporte des réponses à des questions qu'il ne s'est pas posées. »

Passage souterrain Henri-Gaillard
Boulevard des Maréchaux sous la porte Dauphine
Ingénieur : Roger Boutteville
Mosaïque : Gentil & Bourdet, 1931

Il est plutôt triste de constater que le premier passage souterrain du boulevard des maréchaux fut réalisé pour éviter « les arrêts prolongés » des automobilistes descendant l'avenue Foch, les jours de course à l'hippodrome de Longchamp. Sur un programme nouveau, les mosaïstes ont tenté une mise en couleurs discrète et réussie, malheureusement dans un triste état aujourd'hui.

Batignolles, Ternes, Wagram
17e

CAVES DU CHÂLET
22, rue des Dames
Carreleurs : Biscaro et Santini

Si les signataires se disent carreleurs, c'est sans doute parce qu'ils utilisent ici des carreaux cassés, parfois coupés en arrondis pour figurer les grains de raisin ; mais c'est bien d'une mosaïque qu'il s'agit. S'ils ont indiqué leur numéro de téléphone, ils n'ont pas jugé bon de mettre l'année, probablement au cours des années 1920.

IMMEUBLE
100, boulevard Pereire
Architecte : Marcel Hennequet, 1925
Mosaïque : Gentil & Bourdet

L'immeuble est construit en béton armé, comme celui de la rue Franklin (p. ??) lissé en façade, avec des baguettes en céramique blanche pour protéger et souligner les angles.

MAISON À LOYER
2, place du Général Koenig
3-5, boulevard Pershing
48, boulevard Gouvion Saint-Cyr

L'immeuble, imposant et visible de loin, est parfois attribué à l'architecte André Arfvidson, et plus sûrement aux mosaïstes Gentil & Bourdet. Il date des environs de 1930. Il est couvert de carrés 2×2 de grès cérame de différents gris selon un dessin géométrique. Les portes sont encadrées par des mosaïques brunes et dorées, alors que le mur du sixième étage oscille du brun au rouge en passant par des ocres.

IMMEUBLE DOREL
45, rue de Tocqueville
Architecte : Frédéric Bertrand, 1923
Mosaïque de Philippe et Georges Mazzioli

Dorel était une entreprise de photographie industrielle et de tirage de plans active dans la première moitié du XXe siècle. Toute la façade est couverte de petits carreaux de grès émaillé avec les inscriptions publicitaires de rigueur et les alternances de couleur pour l'agrément. Une belle publicité !

CIMETIÈRE DES BATIGNOLLES
8, rue Saint-Just
Tombe de Joseph Peladan

Romancier et essayiste, celui qui fonda l'ordre des Rose-Croix et se proclama Sâr Mérodack Péladan (1859-1918) est enterré sous une simple dalle au sol entièrement recouverte d'une mosaïque assez rudimentaire de petits carreaux de céramique. Non loin de sa tombe, celle du jeune Foscato (1920-1923) est surmontée d'une mosaïque plus élaborée au dessin plus académique.

IMMEUBLE
23-25, rue Jean-Leclaire. Angle 25, rue Navier

La façade en éclats de grès cérame beiges est marquée par les entourages de fenêtres cernées de carreaux brun, ce qui accentue son aspect art-déco.

STATION PORTE DE CLICHY
RER C, avenue de Clichy
Mosaïque de Guy-Rachel Grataloup réalisée par
Art-Edition, 1992

Des profondeurs du RER, la montagne, d'abord verte puis rouge monte selon les différents niveaux des escaliers de la correspondance…

Montmartre, La Villette, Belleville
18e, 19e, 20e

Basilique du Sacré-Cœur
Place du Cardinal-Guibert
Architecte : Paul Abadie, Henri Rauline et Lucien Magne, 1885-1923
Mosaïques de Luc-Olivier Merson et de Marcel Magne réalisées par les Ateliers Guilbert-Martin

C'est sans doute la plus importante mosaïque de Paris (475 m^2) avec celle du Grand Palais, sinon la plus heureuse. À l'image de plusieurs églises de Rome, elle représente le Christ en gloire entouré par la Vierge, Saint-Michel et Jeanne d'Arc ; à gauche trois scènes de l'histoire du Sacré-Cœur sous Clément XIII, Pie IX et Léon XIII ; à droite trois scènes de l'histoire de France, le vœu de la peste de Marseille, le vœu de Louis XVI au Temple et le vœu de l'Assemblée nationale.

Certaines chapelles latérales, telle la chapelle de la Vierge ont aussi leur voûte couverte de mosaïque.

Atelier des petits, ex-Boulangerie
26, rue Durantin, angle de la rue Burcq
Décor de mosaïque

Hôtel d'Orient
2, rue Aristide-Bruant

Hôtel modeste et charmante enseigne en mosaïque du « Grand hôtel d'Orient » qui court le long de l'angle de la rue Véron.

Église Saint-Jean-de-Montmartre
19, rue des Abbesses
Architecte : Anatole de Baudot, 1897-1904

Construite en brique et ciment armé selon le système Cottancin
Pastilles de grès flammé d'Alexandre Bigot

Ce n'est pas de la mosaïque au sens habituel, mais la juxtaposition des pastilles a bien un effet de mosaïque. D'après Charles Saunier[1] ce serait « Anatole de Baudot qui, prenant comme exemple un godet à lavis de porcelaine, aurait suggéré à Bigot l'idée de fabriquer des pastilles de grès avec concavités où l'émail, en fondant, se ramasse. Ce fut la première utilisation du grès flammé par petites pièces isolées. » Mises en ligne sur les poutres et les arcs, elles soulignent l'architecture de l'église. À l'intérieur, elles font éclater l'autel de tous les feux de la céramique lorsqu'il est touché par un rayon de soleil ou que les lampes sont allumées. Les médaillons ont été sculptés par Pierre Roche.

Les Fusains
22, rue Tourlaque

L'enseigne en mosaïque signale une petite cité qui, selon la tradition orale, aurait été construite avec des matériaux récupérés après l'Exposition de 1900. Pierre Bonnard, Max Ernst, René Collamarini, entre autres, y auraient habité. Gino Severini y eut son atelier et même y donna des cours.

Petit immeuble
185, rue Belliard
Architecte : Henri Deneux, 1913
Mosaïque : Gentil & Bourdet

Architecte des Monuments historiques, Deneux est surtout connu pour ses études sur les charpentes en bois et pour la restauration-reconstruction de la cathédrale de Reims. Il a construit cet immeuble pour son agence et pour son logement. Il est construit en briques armées et cimentées par

1. *L'Architecture*, décembre 1908.

l'Entreprise Degaine (celle qui a construit l'église Saint-Jean de Montmartre), le tout recouvert d'un enduit de ciment qui tient une décoration de carreaux très originale. Les poteaux sont laissés nus, mais les planchers sont soulignés par des pastilles. Le toit terrasse était destiné au jardin.

Église Saint-François-d'Assise
7, rue de Mouzaïa
Architecte : Paul et Auguste Courcoux, 1921-1926
Mosaïque des frères Mauméjean sur un carton de Charles Bouleau derrière l'autel

HBM
97-99, avenue Simon-Bolivar
Architecte : Charles Heubès, 1924-1930
Bandeaux de mosaïque et décoration du poste de gardien

Maison à loyer
111-115, boulevard Mac-Donald
Architecte : P. Enault, 1933
Façade en éclats de grès cérame

Zaengerler-Roussel
29, cours de Vincennes

La façade est couverte du rez-de-chaussée au premier étage d'une mosaïque un peu malhabile et l'entrée est couverte – du sol au plafond – de différents motifs de mosaïque exposant le savoir-faire de l'entreprise.

Bains-douches
25-27, rue des Haies
Céramique et mosaïque de Fourmaintraux & Delassus

La faïencerie Fourmaintraux, installée à Desvres dans le Pas-de-Calais, fut très importante tout au long du XIXe siècle, mais semble avoir connu des difficultés au XXe siècle. Associée à Delassus, elle a égayé ce bains-douches typique des années 1920 de ses notes de couleurs chatoyantes.

Concert du XXe siècle
138, boulevard de Ménilmontant
Mosaïque, vers 1905

Le Caf' conc' où aurait chanté Aristide Bruand n'existe plus, mais la mairie a tenu a conservé la façade de ce lieu chargé d'histoire puisque, avant d'être transformé en caf'conc, le bal Graffard aurait accueilli des réunions politiques : Louise Michel y prit plusieurs fois la parole…

Reste ce panneau de mosaïque fleuri qui surmonte des bandeaux de briques ornés de trois masques de comédie en céramique.

Station Pelleport
Place Paul-Signac
et rue Pelleport
Architecte : Charles Plumet, 1921
Mosaïque : Gentil & Bourdet

La couverture en dôme abrite la machinerie de l'ascenseur, ce qui explique son volume, plutôt disgracieux. Application logique de la construction en béton armé, la mosaïque collée à l'envers sur carton a été déposée en fond des coffrages avant le coulage du béton. Selon une revue de l'époque, « l'ensemble offre une harmonie de couleur sobre et heureuse par les tons de mosaïque – un bleu foncé, un bleu clair et un jaune – qui donnent une finesse particulière au ton du ciment de Grenoble. »

On trouve le même décor aux stations Saint-Fargeau et Porte des Lilas construites par le même architecte.

Banlieue

La Défense

Trois arbres
51, esplanade du Général-de-Gaulle
(à droite en descendant vers la Seine)
Mosaïque de Guy-Rachel Grataloup, réalisée par Art-Édition, 1988

Cette cheminée d'aération de près de 30 m de hauteur sur 12 m de diamètre est l'une des laissées-pour-compte (non signées) que la myriade d'urbanistes, d'ingénieurs et d'architectes qui ont travaillé là, a abandonnée aux artistes, appelés à imaginer des cache-misère. Elle n'est pas la seule… mais les autres cheminées ont été moins chanceuses.

Sur le thème de l'arbre, un fouillis de traits noirs rappelle l'enchevêtrement des innombrables branches tandis qu'un large trait coloré balafre en biais la surface du cylindre, donnant – contre toute attente – une sensation de mouvement et donc d'espace à cette surface.

Il a fallu six mois à sept mosaïstes pour assembler ces millions de tesselles à plat, au sol en atelier. Scellé ensuite sous film transparent autocollant, l'ensemble a été découpé en éléments transportables, numérotés selon un ordre précis pour faciliter ensuite leur mise en place.

Alfortville (94)

GAZ DE FRANCE
30, quai de la Révolution
Architecte : Henri Marty
Céramique et mosaïque de Fernand Léger réalisées par Roland Brice et Lino Melano, 1956

Georges Combet (1895-1980) alors directeur de Gaz de France voulut une sculpture pour ce bâtiment de bureaux et la cokerie proche dont il avait commandé les plans à Henri Marty ; il pensa la demander à Fernand Léger mais lorsque l'artiste vint sur le site, il suggéra de placer plutôt un bas-relief sur le mur pignon et proposa le thème de la flamme. Il fit des dessins et une maquette d'environ 1 m². Il confia la céramique à Roland Brice avec qui il avait réalisé le grand bas-relief à La Colombe d'or à Saint-Paul de Vence et la mosaïque qui entoure le relief à Lino Melano. Il mourut avant de la voir achevée, le 17 août 1955.

Antony (92)

MAISON D'UN PIQUE-ASSIETTE
23, chemin latéral
(à 100 m de la station « Les Baconnets »)

La maison a été construite en 1926 par son propriétaire qui l'a couverte de débris d'assiettes. Alors âgé de soixante-sept ans, il mit six ans à couvrir non seulement la façade mais aussi les murs du sous-sol. Il se fournissait en « assiettes » à la décharge de Longjumeau. Après les avoir coupées avec une pince, il les assemblait dans des moules garnies de ciment grillagé. Une fois sèches, les plaques étaient posées et jointoyées, ce qui donne un aspect « ordonné » à ces éclats de faïence.

La maison d'origine était à rez-de-chaussée et les débris d'assiettes montaient jusqu'au toit à double pente. Elle a été surélevée d'un étage ultérieurement, ce qui explique l'arrêt net de ce décor au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée.

Bobigny (93)

HÔPITAL AVICENNE
125, rue de Stalingrad
Architecte : Léon Azéma et Maurice Mantout, 1932-1935
Mosaïste : Gentil & Bourdet (?)

Pour ce que l'on appelait alors l'hôpital franco-musulman, la commande demandait de « donner, dans une certaine mesure, le caractère propre à l'architecture musulmane ». Pied-noir, Mantout se serait inspiré pour le portail d'entrée de la porte dite du renégat victorieux (Bâb al Mansour al 'Alj) à Meknès. Il est en partie couvert de mosaïque sur un dessin géométrique ; elle est parfois attribuée à Gentil & Bourdet, mais il est possible qu'elle soit l'œuvre de mosaïstes marocains comme celles de la mosquée de Paris. (voir p. ??).

STATION DE MÉTRO « BOBIGNY-PICASSO »

L'accès aux quais est décoré d'une mosaïque en pâte de verre de Venise inspirée de la « colombe de la paix » de Picasso par Nino Mariello.

Bondy (93)

BAINS-DOUCHES
Square du 8 mai 1945
Architecte : Marius Tranchant
Mosaïste : Mazzioli, 1923-1925

Peu de logements disposaient de l'eau courante en 1924, encore moins de douches. Le bâtiment, devenu une annexe de la mairie, a été construit de façon pimpante dans le style néo-classique alors en vogue agrémenté de fleurs en mosaïque.

Bougival (78)

ÉGLISE NOTRE-DAME
Place des Combattants
Architecte chargé de la restauration : Lucien Magne, v. 1900. Mosaïque d'Auguste Guilbert-Martin

Construite au XIIe siècle, l'église fut restaurée et agrandie de deux travées dans la grande nef par L. Magne grâce à

la générosité d'une mécène, sans doute Madame Monrival, qui offrit aussi les décorations de fleurs en mosaïque qui ornent les cinq murs du chœur.

Boulogne (92)

PETIT IMMEUBLE
53, avenue Victor-Hugo
Architecte : Maurice Fournier
Mosaïque de Gentil & Bourdet

Frise de couronnement et bandeaux sous les fenêtres en petits carreaux à dominante bleue.

Chanteloup-les-Vignes

QUARTIER LA NOÉ
Architecte : Émile Aillaud
Place de la Coquille :
Victor Hugo, Gérard de Nerval, Stéphane Mallarmé, Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud, Paul Valéry,
mosaïques de Fabio Rieti
Annexe de la place de l'Arcade :
Deux mains inspiré de *La création de l'homme* de Michel-Ange, mosaïque d'Ewa Lukasiewicz

La cité avait été étudiée pour abriter 4 000 logements, mais devant les protestations de la population résidentielle habitant des pavillons, le projet fut amputé des 1 600 logements qui auraient permis de rééquilibrer socialement la cité. Il faut aujourd'hui une ferme volonté pour la visiter, tant les errements politiques qui ont suivi l'ont laissé se dégrader.

Les mosaïques ont été refaites avec des carreaux de grès cérame de 5×5 cm, toujours placés en fond de moule. Après les attaques lancées contre la Grande borne, Rieti écrivait : « Le rôle de l'artiste est de donner à penser – ne serait-ce que rarement et sporadiquement – et non d'améliorer le sort de qui que ce soit. Il ne faut pas demander à l'art ce

qu'il n'est pas fait pour donner. L'art ne peut ni soulager ni faire oublier : au contraire il ne peut que peser en posant des interpellations. »

Celles-ci ont hélas subi de rudes assauts des différentes politiques de « réhabilitation » qui se sont succédé. L'un des poètes a disparu avec l'immeuble qui le supportait, les autres ont été « cadrés » de façon aberrante. Les sols

Bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler de mosaïques, les dalles de ciment et de briques qui dessinaient au sol des motifs variés, conçus par Ewa Brukalska, ont été macadémisés.

Clichy (92)

Cimetière sud
Rue Chance-Milly
division 20, ligne 1, tombe 13
Tombeau de la famille Mazzioli

La pierre tombale est dominée par une croix en mosaïque, probablement installée à la mort de Marguerite, née Christofoli, épouse de Philippe Mazzioli, en 1926.

Corbeil (91)

Maison des Jeunes et de la Culture
31, allées Aristide-Briand
Architectes : Dameron, Flambeau et Picault
La joie de vivre, mosaïque à l'entrée de la Maison et motif abstrait en mosaïque de 50 m² sur le mur pignon rue Oberkampf, de Fernand Léger et Lino Melano, 1965-1966

Ces mosaïques ont été en fait réalisées sous la direction de Nadia, deuxième femme et ancienne élève de Fernand Léger, lui qui disait : « Je ne peins pas des sujets, mais des contrastes. Je fais de la peinture, pas de la littérature descriptive. »

Couilly-Pont-aux-dames (77)

Maison des comédiens
36, avenue Constant-Coquelin
Architecte : René Binet, 1903-1905
Médaillons de comédiens célèbres par Facchina sur des cartons de L. Éd. Fournier
Faïences de Boulenger

Cette maison de retraite a été construite par une association fondée à l'initiative de Coquelin aîné avec Gaston Menier et Rothschild. Affectant la forme d'un U, elle est ouverte sur un jardin accessible au public. Les médaillons sont disposés sur les murs donnant sur les jardins ; ils sont surmontés d'un bandeau en sgraffito de Ledoux.

Courbevoie (92)

Oies en vol
10, rue de l'Industrie
Mosaïque de Fabio Rieti, Denize, Iannica, v. 1991

Sur un grand mur pignon aveugle, l'Epad a commandé ce tableau qui le couvre.

Gif-sur-Yvette (91)

Cimetière des Rougemonts-Sud
Rue du 8 mai 1945
Îlot C
Tombe de Fernand Léger, 1957

La pierre tombale en granit bleu est adossée à un mur sur lequel est fixé un panneau d'environ 2 m×2 m qui porte une fleur de céramique, probablement réalisée par Roland Brice, sur un fond de tesselles rouges disposées par Lino Melano. Elle est probablement l'œuvre de Nadia Léger.

Grigny (91)

CITÉ DE LA GRANDE-BORNE
Architecte : Émile Aillaud, 1965-1971
La pomme, La petite fille, L'arbre, Rimbaud, Kafka : mosaïques de Fabio Rieti
L'okapi : mosaïque de Gilles Aillaud
Paysage de Lucio Fanti
Décors abstraits d'Ewa Lukasiewicz

3 500 logements, ce n'est plus une cité, mais si Aillaud tenta d'en faire une ville, c'était une gageure impossible. On ne peut faire une ville avec 3 500 logements, tous HLM de deux à cinq pièces, en bordure d'autoroute mais sans transport public et sans emploi à proximité. En fait, il s'agissait de loger ceux que l'on excluait de Paris.

Outre les panneaux en mosaïque cités plus haut, Fabio Rieti avait choisi la quarantaine de teintes différentes qui coloraient les murs. Elles étaient données par des petits cubes en pâte de verre colorée fabriquée en Italie, pour les parties courbes et en grès pour les murs droits. Ces cubes étaient disposés en fond de moules, non dans un but décoratif, mais selon Fabio Rieti, qui fut l'un des collaborateurs d'Aillaud, pour essayer « d'exalter le sens poétique de ces lieux, soit en rétrécissant des espaces déjà petits avec des couleurs profondes, soit au contraire en faisant apparaître des plages de lumière »[1]. Toutes ces teintes étaient utilisées avec des dégradés horizontaux ou verticaux qui allégeaient l'apparence des bâtiments et lui donnaient une certaine mobilité.

Des fissures et des décollements apparus dans les murs – selon certains –, l'isolation des bâtiments par l'extérieur ont nécessité une restauration des façades en 1983-1990. Il ne reste donc rien de la coloration primitive. Trois « tableaux ont été refaits : *Kafka, Rimbaud* et *La Petite fille de l'autoroute*, ainsi surnommé parce qu'il est visible depuis l'autoroute.

1. G. Gassiot-Talabot : *La Cité de la Grande Borne*. Hachette, 1972.

Juvisy-sur-Orge (91)

GYMNASE
Rue Jules-Ferry
Deux mosaïques d'environ 250 m^2 de Ladislas Kijno, réalisées par Mazzioli, 1966

Ces mosaïques représentent deux grandes figures abstraites mais inspirées de la réalité, comme souvent chez Kijno ; ici des oiseaux stylisés.

Le Blanc-Mesnil (93)

HÔTEL DE VILLE
Avenue Henri-Barbusse
Architecte : André Lurçat, 1967
La même vague haute et bleue porte jour pour tous les hommes, mosaïque de Marc Saint-Saëns réalisé par Lino Melano, dominant le perron

Elle est inspirée d'un poème de Paul Éluard sur la naissance.

Les Lilas (93)

ÉCOLE ROMAIN-ROLLAND
Rue Romain-Rolland
Architecte : Bévière, 1931-1933
Mosaïques de Gentil & Bourdet

Le dessin de ces mosaïques qui se veut réaliste, sinon socialiste, exprime de façon touchante l'accès des classes pauvres à l'instruction. Entre les deux portes d'entrée, les deux petites filles illustrent « j'étais fleur, je suis cité ». À l'angle de la rue Raymonde Salez, un panneau de grandes dimensions illustre « Après le pain, l'éducation est le premier besoin du peuple ».

Malakoff (92)

UNIVERSITÉ RENÉ-DESCARTES
10-14, rue Pierre-Larousse
Architecte : A. Raimbert, J. Papet et Georges Appia, 1925-1927

Construit pour abriter la Société française des électriciens, le bâtiment est décoré de céramique et mosaïque de Gentil & Bourdet sur la frise de la corniche et les allèges du deuxième étage.

GROUPE SCOLAIRE FERNAND-LÉGER
15, rue Ernest-Renan
Les oiseaux sur fond rouge, mosaïque de Nadia Léger exécutée par Mme Melano-Hoegger, d'après une œuvre de Fernand Léger, 1971

Après la mort de Fernand Léger, Nadia, qui fut son élève et sa deuxième femme, a beaucoup fait pour populariser l'œuvre de Fernand, y compris dans des œuvres monumentales dont il aurait tant aimé recevoir les commandes.

Montreuil s/Bois (93)

MAISON
50, boulevard Chanzy
Architecte : L. Raighasse

Cette maison d'un étage est entièrement recouverte d'éclats de grès cérame dans des tons vert et bleu. Les montants des fenêtres sont soulignés par des verticales de céramique verte. Le numéro de la rue s'inscrit dans un carré de mosaïque. L'ensemble est raffiné et date probablement de la fin des années 1920.

Nanterre (92)

GROUPE SCOLAIRE PABLO-NERUDA
Rue Pablo-Neruda, à côté de l'extension du Palais de justice
Pablo Neruda, mosaïque de Fabio Rieti

Le poète chilien est représenté sur un fond de paysage imaginaire en carreaux de pâte de verre de 2 cm×2 cm sur les trois étages du bâtiment

Sainte Geneviève enfant
10, rue Pablo-Neruda
Architecte : Jacques Kalisz, 1977
Mosaïque de Fabio Rieti

Sainte Geneviève est née ver 420 à Nanterre ; elle y garda des moutons, ce qui a inspiré cette mosaïque, mieux visible depuis l'avenue Frédéric-et-Irène-Joliot-Curie car, le bas du tableau est à hauteur du 5e étage de l'immeuble colossal de Jacques Kalisz.

IMMEUBLES HLM ET ILN *Les Nuages*
Avenue Pablo-Picasso
Architecte : Émile Aillaud
Coloration : Fabio Rieti, 1974-1978

Alors que les immeubles étaient encore à l'étude, Aillaud disait de ces fenêtres : « Plutôt que de parler de fenêtres, je préfère parler de perforations. Il n'y aura pas d'huisseries visibles : on ne verra que la glace nue fermant des ouvertures qui auront des formes élaborées : elles seront rondes, en losange ou en forme de feuilles d'arbre (…) C'est une mise en page du paysage à travers des formes élaborées, des formes artistiques (…) Ce à quoi surtout je tiens, ce n'est pas tant de mettre à la disposition des gens cet universel confort – qui manifestement ne comble plus personne – que d'y introduire ce quelque chose de singulier qui en relève le goût et, par là, pourrait peut-être contribuer un peu au bonheur… (*Architecture de lumière*, n°26, 1973).

« Le revêtement extérieur est en pâte de verre. Il compose un décor très libre, différent pour chaque bâtiment ; il fragmente celui-ci, le découpe et lui fait perdre toute idée de monumentalisme et de "noblesse"[1]. »

Neuilly s/S (92)

MAIRIE
Place Achille-Peretti
Architecte : Victor Dutocq et Jules-Charles Simonet, 1885
Mosaïque au sol dans le hall du 2e étage de G.-D. Facchina.

Dans cette mairie, très « IIIe République », le grand hall qui dessert les principaux bureaux (maire et adjoints) ainsi que les salles (des fêtes, des mariages) est tapissé d'une mosaïque au dessin classique, très soigné dans ses détails.

EX IMMEUBLE DE LA POSTE
70, avenue Charles-de-Gaulle
Architecte : Paul Bessine, 1929-1932

L'immeuble, entièrement construit pour les PTT, se signale par de grandes fenêtres (pour l'époque) cadrées par des poteaux et des poutres couverts de mosaïque. Vendu à des entreprises commerciales, il a été malheureusement transformé, mais les mosaïques sont toujours en place.

Orsay (91)

FACULTÉ DES SCIENCES
Bâtiment de la physique des solides
Mur en pavés de marbre éclaté de Raoul Ubac, 1969
Mosaïste : Lino Melano

Dans un entretien avec Jean Grenier, Ubac confiait : « Ma préoccupation constante ? Cela a été toujours l'appréhension du réel. Le réel dont je parle s'est révélé à moi pour la première fois devant l'imbrication rocheuse du paysage dalmate. À des années d'intervalle, j'ai éprouvé le même sentiment à Ménerbes ou devant l'architecture implacable de l'abbaye du Thoronet.[1] »

Familier de l'ardoise, Ubac ignorait probablement que les couleurs des marbres résistent mal à la lumière du soleil si bien que son mur n'est que le reflet très pâli de ce qu'il était à l'origine.

Rueil-Malmaison (92)

CHÂTEAU DE BOIS-PRÉAU
Annexe du château de la Malmaison
15, avenue du Château-de-la-Malmaison

Portrait en pied de Napoléon Ier en mosaïque par Francesco Belloni, réalisé après 1813 d'après un dessin de François Gérard, dit le baron Gérard.

Saint-Cyr-l'école (78)

LYCÉE CIVIL ET MILITAIRE
Rue Victorien-Sardou
Architecte : Louis Sainsaulieu
Trois tableaux de mosaïque de marbre de Raoul Ubac réalisés par Lino Melano, 1968
Un tableau de Jacques Germain, mosaïque de Lino Melano, 1967

Les panneaux ne sont pas visibles de la rue, mais sont néanmoins accessibles ; les mosaïques d'Ubac sont en petits carrés de marbre comme à Orsay.

De l'ardoise, il écrivait : « Pierre rêche, peu disposée à se plier à toutes les fantaisies, l'ardoise est un matériau ingrat (...) Malgré ces difficultés, cette pierre a exercé sur moi une fascination et une influence grandissantes. Ce fut en

1. Aillaud, *Chanteloup-les-Vignes,* Fayard, 1978.

1. *Ubac,* Maeght éditeur, Paris, 1970.

1946 que je trouvais en Savoie une dalle d'ardoise que je m'amusai à graver à l'aide d'un outil de fortune. La gravure révéla des gris soutenus qui me déterminèrent à poursuivre l'expérience. C'est ainsi que j'adoptai ce matériau[1]. »

Saint-Denis (93)

BASILIQUE SAINT-DENIS
Place Victor-Hugo
Maître de l'ouvrage : Suger, 1122-1152
Trois mosaïques dans la chapelle de Saint-Firmin (dans la partie nord du chœur)
Mosaïque sur la dalle funéraire de la reine Frédégonde

Les trois mosaïques au sol de la chapelle de Saint-Firmin datent du XIIe siècle et ont été réinstallées par Jules Formigé en 1957. Elles sont attribuées au moine Albéric, mosaïste, et sont exécutées « à la manière » romaine, c'est-à-dire avec des tesselles de petites dimensions, environ 1 cm^2.

Celle qui orne la dalle funéraire en pierre de la reine Frédégonde est faite de minuscules gravillons de porphyre, de serpentine et de marbre blanc cernés par des fils de cuivre. Elle date de 1160 environ.

Les carrelages des absidioles ont été probablement fournis par Charles Fontenelle lors de la restauration entreprise en 1860 par Eugène Viollet-le-Duc.

Suresnes (92)

CIMETIÈRE AMÉRICAIN
123, boulevard de Washington
Ouvert de 9 h à 17 h
Architecte : Charles Platt
Mosaïque de Barry Faulkner, 1930

Le thème de la mosaïque de Faulkner (1881-1966) est « L'ange de la victoire déposant une palme sur les tombes

1. *Ubac,* Maeght éditeur, Paris, 1970.

des soldats morts au champ d'honneur ». C'est une grande et belle mosaïque d'environ 30 m^2 dans un dessin à mi-chemin de l'art nouveau et de l'art déco. Elle couvre l'arrière de l'autel situé dans la chapelle, au centre du Mémorial construit par Charles Platt (1861-1933) dans le style académique beaux-arts qu'il affectionnait ; le paysage a été dessiné par Jacques Greber.

Il a été érigé à la mémoire des nombreux soldats américains morts au cours de la Première guerre mondiale dans les hôpitaux parisiens des suites de leurs blessures ou de la grippe espagnole. Les deux ailes latérales ont été ajoutées en 1952 par ses fils, William et Geoffrey Platt, à la mémoire des soldats morts lors de la Seconde guerre mondiale.

Versailles (78)

BELVÉDÈRE DU PETIT TRIANON
Dans le parc du château
Architecte : Richard Mique, 1778-1779

Construit pour la jeune reine Marie-Antoinette – elle n'a alors que vingt-trois ans – le belvédère affecte à l'intérieur un plan circulaire. Son dallage est une mosaïque de marbre dont les losanges de lignes courbes entourent une rosace centrale.

IMMEUBLE
51, rue des Missionnaires
Architecte : Émile Brunet
Mosaïque de Gentil & Bourdet

Assez rare dans l'architecture des années 1930, la façade alterne les parties de ciment lisse et de mosaïque dont la dominante bleue fait chanter la pierre meulière laissée apparente.

Villiers-sur-Marne

Collège Les Prunais
13, rue Maurice-Dudrague
Architecte : Émile Aillaud, 1977
Les arbres, mosaïque de Fabio Rieti

Ce n'est pas une opération de camouflage, mais bien un hymne à l'arbre qui, en toute saison, se plaque sur 2 000 m² des quatre façades des quatre bâtiments de ce CES, toujours avec la même technique de carreaux de grès déposés en fond de moule.

Vincennes (94)

Boutique
21-23, rue du Midi

On y vendait des huîtres et des escargots et la façade était couverte d'une mosaïque verte et or. Le Petit bateau qui lui a succédé n'a conservé que les deux panneaux de part et d'autre de la porte d'entrée avec les escargots.

Hôtel particulier
18, rue Charles-Silvestri

Cet hôtel néo-classique datant probablement des années 1920 est décoré de bandeaux de mosaïque qui donne un brin de fantaisie à sa façade.

Viry-Châtillon (91)

CES Olivier-de-Serres
Avenue des Fougères
Architecte : Paul Ohnenwald
Quatre mosaïques de Ladislas Kijno réalisées par Luigi Guardigli, 1971

« Plutôt que de m'exprimer sur un mur à l'intérieur ou à l'extérieur du lycée, dit Kijno, j'ai voulu créer un environnement pour les écoliers dans le contexte de la grande cour de détente, centre des bâtiments scolaires.

Quatre gros rochers ont été placés sur la pelouse et j'ai imaginé sur ces rochers des grandes formes en mosaïque sur le thème des éléments premiers du monde : soleil, pierre, lumière, couleur. »

Vitry-sur-Seine (94)

Sous l'impulsion de Marcel Rosette, maire de 1965 à 1977, la municipalité de Vitry a fait une place importante à l'art d'aujourd'hui, appliquant le principe du 1% à toutes les constructions municipales. C'est ainsi que de nombreuses peintures, sculptures, mais aussi mosaïques et céramiques ont vu le jour.

Patinoire
37, rue Ampère
Architecte : Champouillon & Lunel, 1977
Mosaïque de Sonia Delaunay réalisée par Maximilien Herzele

Les deux panneaux de mosaïque encadrent l'escalier qui monte à l'entrée de la patinoire, à l'intérieur du hall vitré qui la précède.

Foyer des travailleurs célibataires
Rue des Fusillés
Architecte : Mario Capra, 1969
Mosaïque de Luigi Guardigli

École Makarenko
Rue Camille-Blanc, angle rue Ampère
Architecte : Claude Le Goas. Mosaïque d'André Fougeron réalisé par Pisaro et Brusaferro, 1968

Le marbre de ces petits cubes a malheureusement pâli avec le temps. Reste le dessin qui tente d'établir un lien entre le réalisme-socialisme et le cubisme.

TOURS HLM
3, avenue de la Commune-de-Paris
Architecte : Mario Capra, 1970
Mosaïques d'Édouard Pignon (tour n° 1),
Michèle Katz (tour n° 2) et Ladislas Kijno (tour n° 3)
réalisées par Luigi Guardigli, 1970

Les mosaïques sont disposées en bandeau au rez-de-chaussée.

TOUR BRIQUE
27, rue Mario Capra
Bandeau en mosaïque de Gustave Singier
Mosaïste : Luigi Guardigli au pied de l'immeuble, 1973

ÉCOLE JEAN-MOULIN
3, rue Germain-Defresne
Architecte : Mario Capra, 1976
Mosaïque d'Alberto Magnelli. Mosaïste Luigi Guardigli

La composition de Magnelli (environ 3 m × 6 m) domine le parking par lequel on entre dans l'école

Notices biographiques des peintres et mosaïstes

AILLAUD, GILLES

Peintre, né le 5 juin 1928 à Paris, mort le 24 mars 2005.
Fils de l'architecte Émile Aillaud, il est l'un des principaux représentants de la « Figuration narrative ». Il devient le président du salon Jeune peinture en 1965. Il a réalisé aussi de nombreux décors de théâtre.
Grigny

ART ÉDITION

Atelier fondé en 1967 par Pepsy et Michel Lhuillier à Valeilles dans le Quercy. Spécialistes du décor d'architecture, céramique, verre, mosaïque.
Paris 17e. Station Porte-de-Clichy
La Défense

BACLE & MOULIN

Paris 16e. Imm 21, rue Van Loo (Francelet)

BAPTEROSSES, JEAN-FÉLIX

Fabricant d'émaux, né le 2 septembre 1813 à Bièvres, mort en 1885 à Briare (Loiret)
Inventeur et industriel, il fonde une fabrique de boutons de porcelaine à Paris en 1845. Il rachète une faïencerie en

difficulté à Briare qui devient la Faïencerie de Briare, puis les Émaux de Gien en 1864 inventant d'abord une presse puis une machine à découper les émaux, ce qui va permettre de standardiser les dimensions des tesselles et donc d'accélérer leur pose. À la fin du siècle, l'usine produit un million et demi de boutons par jour et 500 t de perles par an. C'est lui ou plus probablement ses gendres, Raymond Bacot, Alfred Loreau et Paul Yver qui auraient invité Eugène Grasset à venir décorer l'église Saint-Étienne de Briare, construite sur les plans de Dusserre de 1893 à 1898.

Bazaine, Jean

Peintre, né le 21 décembre 1904 à Paris, mort le 4 mars 2001 à Clamart.

Il fait sa première exposition personnelle en 1932, se lie avec Bonnard qui, avec Cézanne, sera toujours son peintre préféré. Il s'intéresse au vitrail dès 1946 et réalise avec Marguerite Huré deux vitraux pour Assy (qui finalement seront installés dans le couvent Saint-Jacques à Paris) et bientôt à la mosaïque pour l'église du Sacré-Cœur à Audincourt en 1951 avec l'atelier Gaudin. Une rétrospective de son œuvre a été présentée dans les Galeries nationales du Grand Palais en 1990.

Paris 5e. Station Cluny
Paris 5e. Salle Clémenceau au Sénat
Paris 7e. Unesco
Paris 16e. Maison de la radio

Beaudin, André

Peintre et sculpteur, né le 3 février 1895 à Mennecy (78), mort le 6 juin 1979 à Paris.

Élève de l'École des arts décoratifs, il épouse Suzanne Roger en 1919. Tous deux sont marqués par leur rencontre avec Juan Gris en 1921.

Paris 5e. Jussieu

Belloni, Francesco

Mosaïste italien, né à Rome en 1772, mort en 1863.

Il apprit son métier à l'atelier pontifical à Rome où, le travail se raréfiant, il vînt en France vers 1798, attiré aussi par des amateurs soucieux de doter le jeune République d'un art aussi durable qu'en Italie. Les débuts furent laborieux mais grâce à ces soutiens, il obtint des locaux confisqués, 296 rue de l'Université, puis l'ancien couvent des Cordeliers où sera constitué l'École impériale de mosaïque, dont il sera le directeur appointé en 1801. Dix ans plus tard, il réalise avec ses élèves la mosaïque au sol pour la salle Melpomène au Louvre et une rotonde précédant la galerie d'Apollon.

Mais bien que l'école ait été convertie en Manufacture royale de mosaïque par Louis XVIII, les ateliers fermeront entre 1832 et 1835. Ses productions, dessus de tables et de meubles, coffrets à bijoux et tableaux, étaient jugées d'un coût trop élevé. D'après Eugène Chevreul, qui l'avait bien connu dans sa jeunesse, Belloni aurait vécu principalement de l'argent gagné en spéculant sur les terrains aux environs de Paris…

Voir Henri Lavagne, « Francesco Belloni et la naissance de l'art de la mosaïque à paris sous la Révolution et l'Empire, dans Letizia Tedeschi et Daniel Rabreau, *L'Architecture de l'Empire entre France et Italie*. Mendrizio(CH), Silvana Editoriale, 2012.

Paris 1er, Musée du Louvre
Rueil-Malmaison, château de Bois-Préau

Bicchi, Henri

Mosaïste d'origine florentine
Paris 8e. Brasserie Mollard

Biret, Auguste

Mosaïste il travaille d'abord chez Gian-Domenico Facchina dont il épouse la fille. Il fonde sa propre entreprise en 1910.

Paris 9e. Au Printemps
On peut aussi voir les mosaïques ornant les tympans de l'église St-François-de-Sales, 17, rue Ampère sur des cartons de L.-E. Fournier.

Bloc, André

Directeur de revue, né en 1896 à Alger, mort en 1966.
Diplômé de l'École centrale, il fonde le magazine *L'Architecture d'aujourd'hui* en 1930. L'inactivité forcée de l'Occupation l'incite à faire des modelages, puis des sculptures. En 1951, il fonde le groupe Espace.
Paris 14e. Imm. av. du Maine

Boulenger, Hippolyte

Il succède, en 1866, à son père Louis, qui dirigeait en association la Faïencerie de Choisy. Il en transforme le nom en H. Boulenger & Cie en 1878. En 1902, la société emploie 1160 personnes (755 hommes et 405 femmes) et produit 100 000 m^2 de carrelage et de revêtement céramique. Elle a aussi réalisé quelques mosaïques.
Av. 1910. Paris 1er. Hôtel Brighton, 218, rue de Rivoli (mosaïque au sol)

Braque, Georges

Peintre, né en 1882 à Argenteuil, mort le 31 août 1963.
Il est né et a grandi dans un milieu d'artisans. Initiateur du cubisme avec Picasso, il restera attaché à la représentation du réel, allant jusqu'à incorporer des « matières » dans ses tableaux.
Paris 14e. Atelier, rue Georges-Braque

Brukalska, Ewa

Chanteloup

Busse, Jacques

Peintre et historien de l'art, né en 1922 à Paris, mort en 2004.
Il suit les cours de l'Atelier de la Grande chaumière. Déporté pendant la Guerre, il fait sa première exposition personnelle en 1947. Ses motifs géométriques tendent à maîtriser un élan lyrique mal contenu. Directeur de la rédaction du *Dictionnaire des artistes*, Bénézit. Professeur à l'École des beaux-arts de Marseille en 1965.
Paris 16e. Mur

Chaudy, C,

Marbrier
Paris 9e. Bar des roses

Ciuli

Famille de mosaïstes romains, elle fut plusieurs fois sollicitée par les architectes des monuments historiques français ; il semble que la première restauration entreprise par un Ciuli soit celle de l'église de Germigny-des-Près à l'instigation de Caristie aux environs de 1845.
Paris 7e. Tombeau de Napoléon

Curzon, Paul de

Peintre né le 7 septembre 1820 à Vienne, mort le 4 juillet 1895 à Paris.
Deux fois en compétition pour le prix de Rome, il ne l'obtint pas, mais son envoi fut remarqué et lui valut un séjour à Rome de 1850 à 1853. Essentiellement peintre de paysage, il fit une brève incursion dans l'art décoratif pour son ami Garnier.
Paris 9e. Opéra

Daget, Alexandre

Paris 6e. EBA, cour de la bibliothèque

Delaunay, Sonia

Peintre et décoratrice, née le 14 novembre 1885 à Gradizhsk (Ukraine), morte le 4 décembre 1979 à Paris.

Après quelques années en Allemagne, elle vient à Paris en 1905, fréquente les milieux artistiques et épouse Robert Delaunay en 1910. Elle dessine des broderies, des reliures, des tissus. Avec son mari, elle a peint de grandes œuvres murales lors de l'Exposition de 1937.

Vitry s/S. Patinoire

Émaux de Briare

Voir Bapterosses

Facchina Gian-Domenico

Mosaïste, né le 13 octobre 1826 à Sequals dans le Frioul, mort le 4 février 1904 à Paris.

Apprenti mosaïste à la restauration de la basilique Saint-Marc à Venise. Il travaille à la villa Vicentina, propriété de la tante de Napoléon III. Vers 1850, il part à Nîmes où l'on vient de faire des découvertes archéologiques ; c'est là que lui serait venue l'idée d'utiliser la technique de la dépose des mosaïques anciennes pour la pose de mosaïques nouvelles, mais en plaçant les tesselles à l'envers par collage sur une feuille de papier kraft, retournée ensuite et mastiquée sur le mur. Il vient à Paris pour l'Exposition universelle de 1855, rencontre Viollet-le-Duc peu intéressé, repart à Nîmes où il travaille à l'hôpital pour Charles Laisné. Il rencontre ensuite Charles Garnier : le succès de l'Opéra lui apporte de nombreuses commandes. Il ouvre alors un atelier au palais Labia à Venise en 1879, puis un atelier à Paris en 1888.

Paris 2e. Galerie Vivienne

Paris 4e. Hôtel de ville
Paris 6e. Cercle de la librairie,
Paris 8e. Petit Palais
Paris 9e. Opéra
Paris 9e. Comptoir d'escompte
Paris 9e. « Au printemps »
Paris 10e. Théâtre Antoine,
Paris 16e. Musée de la Mode
Couilly-Pont-aux-dames 77. Maison des comédiens
Neuilly s/S. Hôtel de ville

Fanti, Lucio

Peintre né à Bologne en 1945.

Il vient à Paris en 1965 et expose deux ans plus tard avec le groupe de la Figuration narrative. Il réalise également de nombreux décors de théâtre.

Grigny

Faulkner, Barry

Peintre américain né le 12 juillet 1881 à Keene (New Hampshire), mort le 27 octobre 1966.

Découragé de la peinture par ses parents, il fait une année à l'université de Harvard. Il part en Europe, vient à Paris où il est l'élève de l'Académie américaine en 1907. Il retourne aux États-Unis en 1910, et dès le début de la Guerre de 1914, monte une unité de camouflage, qui sera active à partir de 1917. Rentré aux États-Unis, il s'illustre surtout dans des peintures murales.

Suresnes. Cimetière américain

Felice, de

Fonde en 1951 une école de mosaïques 35, rue des Marguettes à Paris, dans une ancienne école appartenant à l'État italien et avec son soutien, à la suite de l'exposition à

Paris des mosaïques de Ravenne. Il s'associe avec Severini à qui il laisse bientôt la place.

Feste, A

Tombeau de Napoléon : deux couronnes

Fontenelle, Charles

Exécute le dallage de la Sainte-Chapelle sur les cartons de Louis Steinheil et ceux des absidioles de la basilique de Saint-Denis.

Fougeron, André

Né à Paris le 1er octobre 1912, mort le 10 septembre 1998.

Ouvrier métallurgiste, il suit des cours du soir et participe à la première exposition de la Maison de la culture de Paris en 1936. Figure du Parti communiste, il tente une peinture à l'image du « réalisme socialiste » soviétique.

Vitry s/S.

Foujino, Paul

Peintre, né le 5 novembre 1925 au Japon, mort le 1er mars 1982 en France.

Licencié en Lettres avec une thèse sur la peinture contemporaine. Arrive en France en 1953, où il est marqué par la peinture abstraite, Bissière, Manessier et Joseph Lacasse. Il a collaboré en plusieurs occasions avec les architectes de l'AUA.

1970. Vitry s/S. Imm. av. Lucien Français

Fournier, Louis-Edouard

Peintre, né en 1857 à Paris, mort en 1917.

Grand prix de Rome en 1881, il a continué à œuvrer dans le style officiel de l'époque et a participé à plusieurs projets monumentaux à Paris et à Lyon.

Paris 8e. Frise du Grand palais

Couilly-Pont-aux-dames 77. Maison des comédiens

On peut aussi voir les mosaïques ornant les tympans de l'église St-François-de-Sales, 17, rue Ampère, réalisés par A. Biret.

Frezza, H

Paris 4e. Boucherie chevaline

Galland, Victor

Peintre décorateur, né en 1822 à Genève, mort en 1892 à Paris.

Formation d'architecte, étudie dans l'atelier de Labrouste, puis entre chez Ciceri et se spécialise dans la décoration murale : son œuvre la plus célèbre est *La Prédication de saint Denis au Panthéon*. Réalise de nombreux dessins d'ornement inspirés des principes de stylisation de la nature de Viollet-le-duc. Dirige le cours de composition décorative à l'école des Beaux-arts de 1873 à sa mort. Directeur des travaux d'art à la manufacture des Gobelins en 1884.

Paris 5e. Panthéon

Garnier, Maurice

Peintre et sculpteur, né le 5 juin 1880 à Royan, mort le 14 avril 1945 à Vaux-sur-Mer.

Diplômé de l'école des HEC, il travaille dans l'atelier d'Eugène Carrière. Vers 1932, il commence à réaliser des reliefs ou mosaïques de pierres pour quelques jardins privés.

Il participe et collabore à la fondation du musée des Arts et traditions populaires. Sa recherche de galets sur les plages le conduise à d'autres observations qu'il communique à la France libre. Il meurt sous le dernier bombardement de la « poche » de Royan.

Paris 13e. Square René-Le-Gall

GAUDIN, FÉLIX

Peintre verrier et mosaïste, né le 10 février 1851 à Paris, mort le 15 septembre 1930.

Il s'engage dans l'armée en 1870 et est affecté à Clermont-Ferrand en 1877. Un petit héritage lui permet d'acheter un atelier de peinture sur verre auquel il donne une grande expansion : plus de cinq cents vitraux sortent de ses ateliers jusqu'en 1890, année où il décide de s'installer à Paris. Il collabore plusieurs fois avec Grasset. Grand prix à l'Exposition universelle de 1900.

Paris 16e. Église Saint-Honoré-d'Eylau

GAUDIN, JEAN

Verrier et mosaïste, né le 10 novembre 1879 à Clermont-Ferrand, mort le 16 novembre 1954 à Paris.

Fils de Félix Gaudin dont il rachète l'atelier en 1909 et poursuit l'œuvre.

Paris 15e. Église St-Jean-Baptiste-de-la-Salle

GENTIL & BOURDET

Entreprise de céramique et de mosaïque fondée en 1905 par deux architectes, Alphonse Gentil, né en 1872 à Alger, mort en 1933 et François Bourdet, né en 1971 à Nancy, mort en 1952.

Tous deux élèves de Victor Laloux à l'École des beaux-arts dont ils sont diplômés. Gentil est inspecteur et Bourdet sous-inspecteur de René Binet pour la porte monumentale de l'Exposition de 1900. Ils s'associent en 1905. L'entreprise ferme à la mort de Bourdet en 1952.

Paris 1er. Harold, 240, rue de Rivoli. Sol
Paris 7e. Station Vaneau, 42, rue de Sèvres
Paris 7e. Immeuble, 27bis, quai Anatole-France
Paris 8e. ex Majorelle, 124, rue de Provence
Paris 9e. Lycée Jules-Ferry, 77, bld de Clichy
Paris 9e . Société générale, bld Haussmann
Paris 10e. Cinéma Louxor, 170, bld de Magenta
Paris 10e. Rex, 19, bld de Strasbourg
Paris 12e Gare de Lyon, monument aux morts
Paris 14e. Immeuble, 45, bld Lefebvre
Paris 14e. Immeuble, 120, bld du Montparnasse
Paris 15e. Groupe scolaire, 25, rue Rouelle
Paris 16e. Immeuble, 19, rue Octave-Feuillet, jardinières
Paris 16e. Immeuble. 3 à 9, rue du Général-Delestraint
Paris 16e. Immeuble, 17, rue Franklin
Paris 17e. Immeuble, 100, boulevard Pereire
Paris 17e. Immeuble, 2, pl. du Général-Koenig
Paris 18e. Maison, 185, rue Belliard
Paris 20e. Métro Pelleport, rue Pelleport
Bobigny. Hôpital Avicenne (?)
Boulogne. Immeuble, 53, avenue Victor-Hugo
Les Lilas (93), École Romain-Rolland, rue Romain-Rolland
Malakoff (92), Université René-Descartes, 10, rue Pierre-Larousse
Versailles (78). Immeuble, 51, rue des Missionnaires

GERSPACH, ÉDOUARD

Né à Thann le 22 février 1833, mort à Florence en avril 1906.

Il est employé à l'administration des télégraphes de 1855 à 1860, puis au ministère des Beaux-Arts (sic) à partir du 1er janvier 1870. Envoyé en mission à Rome par Philippe de Chennevières en 1873, il revient avec Poggesi qui dirige la nouvelle manufacture de Sèvres. Gerspach est alors nommé

administrateur de la Manufacture nationale de mosaïque à Sèvres, poste qu'il cumule avec celui d'administrateur de la manufacture des Gobelins à partir de 1885. Il fait valoir ses droits à la retraite le 1er mars 1893. Il a publié de nombreux articles et ouvrages sur les arts décoratifs.

Gilioli, Émile

Sculpteur, né le 10 juin 1911 à Paris, mort le 19 janvier 1977 à Paris.

Enfance en Italie où il travaille à la forge avec son père. Fréquente l'École des arts décoratifs à partir de 1927, entre à l'École des beaux-arts en 1931. Mobilisé en 1939, il reste dans le Dauphiné puis vient en 1945 à Paris où il travaille et expose jusqu'à sa mort. Il a aussi élevé le monument à la Résistance sur le plateau des Glières dans le Vercors et dessiné de nombreux cartons de tapisserie.

Paris 13e. Imm Le périscope

Gineston

Fabricant d'émaux et de tubes en verre installé à Grenelle vers 1840. Son atelier, en mauvais état, aurait été racheté par Guilbert & Martin en 1863.

Paris 7e. Tombeau de Napoléon

Grasset, Eugène

Né le 25 mai 1845 à Lausanne, mort le 23 octobre 1917 à Sceaux.

Illustrateur et décorateur d'origine suisse, il est proche des artistes du Chat noir à Montmartre. Figure importante de l'Art nouveau, il a composé des affiches, des illustrations, des cartons de vitraux,, des modèles de meubles, de tissus, de papiers peints. Professeur d'art décoratif à l'École normale d'enseignement du dessin, il est l'un des fondateurs du Salon des artistes décorateurs.

Paris 1er. La Samaritaine
Paris 16e. Église St-Honoré-d'Eylau

Grataloup, Guy-Rachel

Peintre, né le 4 juin 1935 à Nantua.

Élève de l'École des beaux-arts, deuxième grand prix de Rome en 1967, il enseigne à l'École normale supérieure de Cachan. Il crée le groupe « Vision Création » avec ses élèves et réalise des œuvres monumentales à côté de son travail de peintre.

Paris la Défense. Trois arbres
Paris RER C Porte de Clichy

Guardigli, Luigi

Peintre et mosaïste italien né en 1923 à Lugo près de Ravenne, mort le 19 septembre 2008 à Paris.

Élève de l'école des Beaux-arts de Ravenne, il travaille d'abord à la restauration de mosaïques anciennes. Il vient à Paris vers 1955 comme assistant de Gino Severini à l'école de mosaïque. À partir de 1957, il s'associe à Lino Melano mais en 1968, leurs voies se séparent. En résidence en 1960 à la Ruche où il est resté une quarantaine d'années, il a laissé le souvenir de ses concerts de mandoline.

Paris 1e. Piscine du centre Suzanne-Berlioux
Paris 12e. Imm. 24, rue Sibuet
Paris 12e. Ministère des Finances, 56 rue de Bercy
Paris 14e. Maison de G. Braque (?)
Paris 16e. Maison de la Radio
Paris 16e. Conseil économique et social, pl. d'Iéna
Gif s/Yvette. Tombe de Fernand Léger
Viry-Châtillon. CES Olivier-de-Serres, avenue des Fougères
Vitry s/S. Foyer des travailleurs célibataires, rue du Groupe Manouchian
Vitry s/S. 3, avenue de la Commune

Vitry s/S. Rue Mario-Capra
Vitry s/S. École Jean-Moulin, rue Germain-Defresne

Guilbert-Martin, Auguste

Fabricant d'émaux et mosaïste né le 4 août 1826 à Paris, mort le 25 février 1900 à Saint-Denis.

Orphelin de père, Auguste Martin épouse la fille d'Honoré Guilbert, fabricant d'émaux, chez qui il travaille en 1855. Celui-ci l'associe à une société qu'il monte en 1863 avec les capitaux du parrain de sa fille et rachète la verrerie de Gineston. L'entreprise est lauréate de la Société centrale des architectes en 1868. À la mort de Guilbert, en 1874, la verrerie emploie 45 ouvriers. Elle reçoit la médaille d'or pour sa collection d'émaux à l'Exposition universelle de 1878 et l'année suivante, Auguste Guilbert-Martin fonde un atelier de mosaïque, utilisant la « méthode romaine », c'est-à-dire, en plaçant les cubes d'émail à la main, par opposition à la méthode dite « vénitienne », imaginée par Facchina. Dès lors, il assure l'exécution des mosaïques en plus de la fourniture des émaux. Installée à Saint-Denis, son usine produit 50 t d'émaux par an dans six mille cinq cents teintes différentes. Ses ors sont obtenus en collant une feuille d'or fin sur une feuille de verre et en versant de l'émail en fusion sur cet or. En 1882, son fils meurt à l'âge de trente-deux ans. L'entreprise est distinguée dans toutes les Expositions. Lui-même est officier de l'Instruction publique et chevalier de la Légion d'honneur. À sa mort, son petit-fils termine les mosaïques du Grand Palais ; il réalisera celles du Sacré-Cœur avant de mourir en 1921, année où l'entreprise est mise en liquidation.

Paris 1er. Théâtre du Palais-Royal, 38, rue de Montpensier
Paris 2e. Opéra-comique, pl. Boieldieu
Paris 5e. Tête du Christ pour l'abside du Panthéon
Paris 8e. Hôtel Terminus, 108, rue Saint-Lazare
Paris 8e. Église Sainte-Madeleine
Paris 8e. Grand Palais
Paris 14e. Tombeau de Pasteur, 25, rue du Dr-Roux
Paris 16e. Sépulture Gompertz de Voys, cimetière de Passy
Paris 18e. Basilique du Sacré-Cœur
Bougival (78). Église, pl. des Combattants

Hébert, Ernest

Peintre, né le 3 novembre 1817 à Grenoble, mort le 4 novembre 1908 à La Tronche.

Elève de l'École des beaux-arts, grand prix de Rome en 1839, marqué par Delaroche et Ingres. Directeur de l'Académie de France en 1866, élu en 1871 à l'Académie des beaux-arts qu'il préside en 1878 et 1879. À nouveau directeur de l'Académie de France de 1885 à 1890.

Paris 5e. Panthéon

Herzele, Maximilien

Peintre et mosaïste, né le 27 janvier 1913 près de Trieste (Frioul, Vénétie).

Élève de l'École des beaux-arts puis de Fernand Léger, d'André Lhote, de Souverbie pour la peinture, de Melano pour la mosaïque. Il collabore avec Léger et Melano à l'hôpital de Nelson à Saint-Lô, puis avec André Bloc et Claude Parent. Il expose comme peintre au salon des Réalités nouvelles et au Salon d'automne. Il réalise aussi des mosaïques et des vitraux.

Paris 7e. Unesco
Paris 14e. Imm. 214, avenue du Maine
Vitry s/S. Patinoire

Katz, Michèle

Peintre, née en 1936.

Expose avec la Jeune peinture et à la « Nouvelle figuration », bien qu'en révolte contre la façon dont les artistes femmes étaient traitées et le corps des femmes

représentées : « le corps humain est ce qui me fait peindre » dit-elle.
Vitry s/S. Imm. 3, avenue de la Commune

KIJNO, LADISLAS

Peintre, né le 27 juin 1921 à Varsovie.

Arrivé en France dans les années 1920, il étudie la philosophie, avec notamment Jean Grenier, fréquente l'atelier de Germaine Richier après 1945, invente de nouvelles techniques, la vaporisation en peinture ou le froissage du papier. Il collabore avec des poètes comme Francis Ponge, et rend aussi hommage à Nicolas de Staël, Nelson Mandela, Galilée, Gagarine. Il s'engage dans des combats aux côtés des peuples algériens ou vietnamiens, mais aussi Tahiti, la Chine, l'île de Pâques.

Paris 12e. Imm 24, rue Sibuet
Juvisy s/Orge. Gymnase, rue Jules-Ferry
Viry-Châtillon. CES Olivier-de-Serres
Vitry s/S. 3, avenue de la Commune

LABOURET, AUGUSTE

Maître verrier et mosaïste, né le 20 mars 1871 à Laon, mort le 13 février 1964 à Crozon.

Il est surtout connu comme restaurateur de vitraux anciens et l'inventeur du vitrail en dalles de verre cloisonnées avec du ciment. Mais il réalise aussi de nombreux revêtements de mosaïque dont la technique est assez proche. Très instruit des techniques anciennes, il remet en usage certains procédés négligés, comme l'emploi du granito-marbre avec joints de dilatation en cuivre pour les revêtements de sol. Il s'efforce toujours de multiplier les modes d'expression et les techniques liés à ses matériaux.

Paris 13e. École de filles
Paris 16e. Restaurant Prunier
Sceaux. Lycée Marie-Curie

LACOSTE, CHARLES

Mosaïste. Peut-être est-ce le peintre Charles Lacoste né en 1870 à Floirac, mort à Paris en 1959, qui en dessina le carton… mais sans certitude.

Paris 15e. Porte de Versailles

LAGRANGE, JACQUES

Peintre, né le 28 juillet 1917 à Arcueil, mort le 25 juillet 1995 à Paris.

Travaille à « La fée électricité » de Raoul Dufy lors de l'Exposition de 1937. Professeur à l'École des beaux-arts, dessine plusieurs décors pour les films de Tati dont celui de « Mon oncle ».

Paris 5e. Faculté des sciences (Albert)
Paris 14e. SCIC, 4, place Raoul-Dautry, hall

LAMEIRE, CHARLES

Peintre décorateur, né en 1832, mort le 20 août 1910 à Sainte-Foy-les-Lyon.

Formation de décorateur, il rencontre l'architecte Denuelle, ce qui l'oriente vers la peinture ornementale, principalement religieuse.

Paris 8e. Église la Madeleine
Paris 9e. BNP

LÉGER, FERNAND

Peintre, né le 4 février 1881 à Argentan, mort le 17 août 1955 à Gif s/Yvette.

Bien qu'ayant toute sa vie rêvée d'art monumental, il ne put réaliser son rêve que tardivement. Parti en octobre 1940 à New York, il y fit la rencontre du père Couturier qui le mit en relation, à son retour en décembre 1945, avec le père Devémy. Il réalisa ainsi sa première mosaïque à l'église d'Assy. Ce premier pas l'incita à fonder un atelier de

céramique en 1949 à Biot, probablement avec Roland Brice. Il réalise un bas-relief en céramique « Femmes au perroquet » encastré dans le mur du jardin de la Colombe d'or à Saint-Paul de Vence. Les deux projets auxquels il travaille alors, la mosaïque de l'hôpital de Saint-Lô et le décor d'Alfortville ne seront achevés qu'en 1956, peu après sa mort.

Alfortville. Gaz de France

Léger, Nadia Khodossievitch

Peintre, né en novembre 1904 près de Vitebsk (Russie), morte le 7 novembre 1982 à Grasse.

Élève de l'école d'arts décoratifs de Smolensk, elle travaille à Varsovie en 1922, puis vient à Paris où elle travaille dans l'atelier de Fernand Léger qu'elle épousera en 1952. Elle est à l'origine du musée de Biot avec son troisième mari, Georges Bauquier, élève, lui aussi, de Léger.

Corbeil. MJC, 45, allées Aristide-Briand

Gif s/Yvette. Tombe de F. Léger

Malakoff. Groupe scolaire Fernand-Léger, rue Ernest-Renan

Lukasiewicz, Ewa

Artiste plasticienne, née vers 1950.

Diplômée de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Varsovie. Conseillère couleur à l'EPA de Melun-Sénart, elle réalise des études chromatiques pour des établissements publics, des aménagements industriels, le 1% et, Avec l'ANRU à Grigny.

Chanteloup

Grigny

Magne, Henri-Marcel

Peintre, né le 11 novembre 1877 à Paris, mort en 1944.

Fils de Lucien Magne, architecte dont il est l'élève de

1895 à 1897 puis de A. Mignan et L.-O. Merson à l'École des beaux-arts. Préparateur du cours de son père au Conservatoire des arts et métiers de 1899 à 1912, où il devient professeur. Conseiller des Forges de Rozières.

Paris 18e. Basilique du Sacré-Cœur

Magnelli, Alberto

Peintre, né le 1er juillet 1888 à Florence, mort le 20 avril 1971 à Meudon.

Il étudie la peinture, notamment du XIVe siècle (Ucello) dans les musées, découvre les cubistes par Apollinaire et vient à Paris en 1913. La guerre le contraint à repartir en Italie où il cherche son chemin. La montée du fascisme le fait revenir en 1931 à Paris où il se rapproche de Mondrian, de Hans et Sophie Arp, et Sonia Delaunay. Il participe au mouvement Abstraction-Création. Exposition personnelle à la biennale de Venise en 1950.

Vitry s/S. École Jean-Moulin

Manessier, Alfred

Peintre, né en 1911 à Saint-Ouen près d'Abbeville, mort le 1er août 1993 à Orléans.

« En équilibre sur une vie intérieure et une observation du dehors », il est tôt intéressé par le vitrail et participe au renouveau de l'art sacré : ses premiers vitraux, pour l'église des Bréseux, datent de 1948-1950. Peu après, il réalise pour la chapelle Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus à Hem des murs en dalles de verre et mosaïque (H. Baur, arch). Bien qu'il ait ensuite surtout réalisé des vitraux, il s'est intéressé aux arts décoratifs en général, tapisserie notamment et mosaïque.

Paris 6e. Comité national de la pastorale liturgique, 4, av. Vavin

Manufacture nationale de mosaïque à Sèvres

Le premier acte fut le vote, le 22 décembre 1875, de la loi de finances attribuant à l'administration des Beaux-arts les fonds nécessaires à la création d'une école. Gaston Berger proposa un programme au directeur, Philippe de Chennevières, qui envoya Édouard Gerspach à l'école pontificale de Rome. Il en revint avec trois mosaïstes italiens, MM. Angelo Poggesi, de Vecchi père et fils. En 1882, M. Vanutelli succéda à M. Poggesi reparti en Italie.

Le 1er juin 1883, un arrêté institua une commission de l'atelier national comprenant le directeur des Beaux-Arts, le directeur des Bâtiments civils Guillaume, Charles Garnier architecte, Édouard Muntz conservateur, Charles Lameire peintre, Constant Moyaux et Paul Sédille architectes, Édouard Gerspach étant nommé administrateur. Le 1er janvier 1884, l'atelier prit le nom de Manufacture nationale de mosaïque.

La première réalisation fut une frise composée de motifs de porcelaine associés à la mosaïque, suivie de la restauration de *Bellérophon* découvert près d'Autun et transporté à Saint-Germain-en-Laye et de *Tabarka* au Louvre.

Paris 5e. Panthéon
Paris 6e. École des beaux-arts, colonne Rougevin

Martin, René

Petit-fils de Guilbert-Martin, reprend l'entreprise en 1900.

Mauméjean

Famille de verriers installés à Pau en 1860, à Biarritz en 1893 puis à Hendaye. Constituée en SA en 1923, elle emploie une centaine de personnes et reste très active jusque dans les années 1950. Bien que de qualité, sa production est quasi-industrielle, y compris dans les mosaïques qui constituaient une partie relativement modeste de sa production.

Paris 13e. Église Sainte-Anne
Paris 19e. Église St-François-d'Assise

Mazzioli, Giacomo, dit Jean

Mosaïste, né vers 1840 à Sequals dans le Frioul, mort en 1888.

L'entreprise sera reprise par son fils Philippe, née en 1863 à Sequals, mort en 1927 à Clichy et son neveu, Georges (1890-1957)

Paris 2e. Galerie Vivienne
Paris 9e. Opéra
Paris 16e. Imm. 2, rue Degas
Paris 17e. Imm. Dorel, 45, rue de Tocqueville
Bondy. Bains-douches
Clichy. Tombe
Juvisy s/Orge. Gymnase, rue Jules-Ferry

Melano, Lino

Mosaïste, né en 1924 à Ravenne, mort le 26 décembre 1979 à Paris.

Il étudie à l'École des beaux-arts de Ravenne puis vient à Paris en 1953 comme assistant de Gino Severini à l'école de mosaïque jusque vers 1955. Il se met alors à son compte, s'efforçant de convaincre des artistes d'utiliser la mosaïque ; il trouve une oreille attentive chez Léger, mais aussi chez Braque, Ubac, Chagall… Il est associé de Luigi Guardigli de 1957 à 1968.

Paris 13e. Ecole Franc-Nohain, 9, rue Franc-Nohain
Paris 16e. Mur, 33, bld Lannes
Paris 16e. Maison de la radio, 116, av du pt-Kennedy
Alfortville. Gaz de France, 30, quai de la Révolution
Corbeil. MJC, 45, allée Aristide-Briand
Gif-sur-Yvette. Tombe de Léger
Juvisy s/O. Gymnase, rue Jules-Ferry
Le Blanc-Mesnil. Mairie, vestibule

Orsay. Faculté des sciences
Saint-Cyr. Lycée civ. et mil., rue Victorien-Sardou

Merson, Luc-Olivier

Peintre, né le 21 mai 1846 à Paris, mort le 14 novembre 1920.

Il étudie à l'École des beaux-arts et remporte le prix de Rome en 1869. Il affectionne les sujets historiques et religieux pour lesquels il reçoit de nombreuses commandes. Membre de l'Académie des beaux-arts en 1892, professeur (1894) puis directeur de l'École des beaux-arts (1906-1911).

Paris 14e. Tombeau de Pasteur, 25, rue du dt-Roux
Paris 18e. Basilique du Sacré-Cœur

Mesguich, Pierre

Mosaïste
Paris 9e. Printemps, 58, bld Hausmann, entrée est

Paris, E.

Fabricant d'émaux ; peut-être verrier. Installé au Bourget, il a travaillé aussi pour Charles Garnier au Panorama Marigny (théâtre du Rond-Point) et à l'Établissement thermal de Vittel.

Paris 7e. Invalides, tombeau de Napoléon Ier

Pignon, Édouard

Peintre, né le 12 décembre 1905 à Bully-les-Mines, mort le 14 mai 1993 à La Couture-Boussey.

Ouvrier, il suit des cours du soir et rejoint l'Association des artistes révolutionnaires en 1931 et rencontre Léger, Hélion, puis Picasso. Communiste militant, il réussit à se tenir éloigné du réalisme-socialiste prôné par le Parti.

Vitry s/S. Imm. 3, avenue de la Commune-de-Paris

Raysse, Martial

Peintre, né le 12 février 1936 à Golf-Juan.

Autodidacte, il rejoint le Nouveau réalisme à Paris en 1961, anticipant ce qui deviendra le Pop'art. Après une brève incursion dans le cinéma, il revient au dessin d'après nature vers 1972 et, à la suite de commandes de Jean Bousquet, maire de Nîmes, intervient dans l'espace public.

Paris 16e. Conseil économique et social, pl. d'Iéna

Rieti, Fabio

Peintre, né en 1927 à Rome.

Vit à New York de 1940 à 1956, année où il vient à Paris ; il est le coloriste de la cité de l'Abreuvoir à Bobigny construite par celui qui deviendra son beau-père, Émile Aillaud. Mais c'est surtout à partir de Grigny qu'il intervient non plus seulement comme coloriste mais comme peintre : « mon rôle est de proposer une situation et non d'agrémenter une façade ».

Paris 13e. Place Nationale
Chanteloup. La Noé
Courbevoie. 12, rue de l'Industrie
Grigny. La Grande borne
Nanterre. Pablo Neruda
Nanterre. Les nuages
Nanterre. 10, rue Pablo-Neruda
Villiers-sur-Marne. CES Les Prunais

Rieti, Léonor

Fille de Fabio Rieti, elle travaille avec son père et réalise avec lui, puis seule de nombreuses peintures murales à l'extérieur et à l'intérieur de bâtiments, souvent publics. Enseigne le trompe-l'œil.

Paris 11e. Passage Rauch

Roger, Suzanne

Peintre, née en 1898 ou 1899 à Paris, morte le 3 janvier 1986 à Paris

Elle épouse André Beaudin en 1919 et découvre Juan Gris avec lui quelques années plus tard, probablement par leur marchand commun, Daniel-Henry Kahnweiler.

Paris 13e. École Franc-Nohain

Roy, Chantal et Didier

Couple de décorateurs installés en Vendée

Paris 1er et 6e. Pom d'api

Saint-Saëns, Marc

Peintre, né le 1er mai 1903 à Toulouse, mort le 20 décembre 1979 à Toulouse.

Avec Jean Lurçat, il est un des acteurs de la renaissance de la tapisserie en France. Plus que par sa peinture, il est davantage reconnu par ses cartons de tapisserie dont la mosaïque n'est pas si éloignée.

Le Blanc-Mesnil. Mairie, vestibule

Salviati, Antoine

Mosaïste italien, né à Vienne en 1816, mort en 1889 ou 1890 à Venise.

Après avoir étudié le droit aux universités de Padoue et de Vienne, il se fit recevoir avocat ; mais à la suite d'un voyage à Rome en 1859, il fonda une fabrique de mosaïques dans l'île de Murano à Venise en vue de la restauration des mosaïques de Saint-Marc. Il ouvre une école l'année suivante. L'Exposition de Londres de 1862 établit sa réputation. Salviati compléta son entreprise par la création d'une école professionnelle, annexée à sa fabrique, et par la restauration d'une industrie perdue, celle des verres de Venise du Moyen Âge. En 1867, il devint le directeur d'une société par actions, souscrites par des Anglais, afin d'élargir le cercle de ses travaux.

Ses mosaïques les plus remarquables décorent Saint-Marc de Venise, l'avant-foyer de l'Opéra (Paris), l'abbaye de Westminster, la chapelle de Windsor, la cathédrale Saint-Paul, le South-Kensington Museum à Londres, l'église de Linz, la cathédrale d'Erfurt, la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, la villa Pringsheim à Berlin, le palais du Parlement à Washington, etc.

Saunier, Jean-Baptiste

Mosaïste

Paris 6e. École des beaux-arts, cour du mûrier

Scagnoli, Titus

Mosaïste italien

Chargé de l'entretien des mosaïques de Saint-Pierre-de-Rome, exécute une couronne et la foudre du tombeau de Napoléon.

Severini, Gino

Peintre italien, né le 7 avril 1883 à Cortone, mort le 26 février 1966 à Paris.

Avec Boccioni, il travaille dans l'atelier de Balla en 1901. Il s'installe à Paris en 1906, découvre la peinture de Seurat, rencontre Max Jacob, Lugné-Poe, Fénéon, tente une synthèse du néo-impressionnisme et du cubisme et devient le peintre le plus remarqué du groupe futuriste. Il épouse la fille de Paul Fort en 1913, contracte la tuberculose peu après et se convertit au catholicisme en 1916. Il tente alors une synthèse du cubisme et du classicisme (*Du cubisme au classicisme,* 1922) et réalise des fresques dans des églises d'Italie et de Suisse entre 1924 et 1934. C'est sans doute par ce biais qu'il s'intéresse à la mosaïque.

À la suite d'une exposition présentée au musée des Monuments français sur les mosaïques de Ravenne en 1951, il prend la direction de l'école de mosaïques fondée par M. de Felice et fait venir de Ravenne un assistant nommé Rocchi, puis, deux ans plus tard, Lino Melano qui se met bientôt à son compte et Luigi Guardigli qui suit le même chemin, enfin Riccardo Liccata en 1957. Mais l'année suivante, l'État italien vend les locaux de l'école qui s'installe alors avenue de Villars. Severini laisse peu après la direction de l'école à Riccardo Liccata qui la fait intégrer dans l'école des Beaux-arts en 1961-1962.

Silvestri, Gino

Peintre et mosaïste, né en 1928 à Belluno (Venise).

Vient à Paris en 1958. Marqué d'abord par l'abstraction géométrique (Mondrian), il évolue ensuite vers un expressionnisme abstrait.

Paris 5e. Métro Cluny (Bazaine)
Paris 6e. Comité nationale de la pastorale liturgique
Paris 6e. Sénat, salle Clémenceau (Bazaine)

Simons

Société fondée en 1869 par Paul Simons (mort en 1892), rejoint par son frère Félix (1846-1900 au Cateau-Cambrésis) diplômé de l'École polytechnique de Zurich. Domiciliée au Cateau-Cambrésis. Avait aussi fondé avec Boch une usine de carreaux à Louvroil.

Paris 8e. Grand palais, Mosaïque du hall elliptique

Singier, Gustave

Peintre, né le 11 février 1909 à Warneton (Belgique), mort en 1984 à Paris.

Arrivé à Paris en 1919, il est d'abord élève de l'École Boulle, puis fait de la décoration de se tourner vers la peinture sous l'influence de Charles Walch et d'Alfred Manessier. Il est l'un des fondateurs du Salon de mai, enseigne à l'Académie Ranson, puis à l'École des beaux-arts. Il réalise de nombreux cartons de tapisseries, de mosaïques et de vitraux.

Vitry s/S. Imm. rue Mario-Capra

Smet & Cie

Société fondée en 1882 pour la fabrication et la pose de carreaux de céramique, grès cérame, mosaïque. Gérée un temps par Léon de Smet (1881-1966), associée à Arthur Metz et aussi à Gilardoni.

Paris 11e. N-D-du-Perpétuel-secours
Paris 16e. Castel Béranger, 14, rue La Fontaine

Steinheil, Louis

Peintre et archéologue, né le 26 juillet 1814 à Strasbourg, mort le 9 mai 1885 à Paris.

Il a dessiné les cartons de nombreux vitraux, notamment à la Sainte-Chapelle, mais aussi à Notre-Dame (verrière de la sacristie), Nantes, Strasbourg…

Paris 1er. Sainte-Chapelle

Tibéri

Mosaïste
Paris 10e. Cinéma « Le Louxor »

Trézel, Louis

Peintre, verrier et mosaïste né en 1868 à Paris, mort en 1912.

En 1895, s'installe à Levallois-Perret
Paris 6e. Bistrot de la Gare, 59, bld du Montparnasse
Paris 6e. Chartier, 3, rue Racine
Paris 10e. Julien, 16, rue du fbg-Saint-Denis

UBAC, RAOUL

Peintre, sculpteur et photographe belge né le 31 août 1910 à Malmédy (Belgique), mort le 24 mars 1985.

Influencé par le mouvement surréaliste qu'il côtoie dans les années 1930, il commence surtout par faire des photos. Réfugié en Savoie pendant l'Occupation, il découvre l'ardoise qu'il gratte, puis s'adonne à la peinture et se rapproche de Bazaine. Il a aussi fait des cartons de vitraux et de tapisserie.

Orsay. Faculté des sciences

St-Cyr-l'école. Lycée civil et militaire

VASARELY, VICTOR

Peintre, né le 9 avril 1908 à Pecs (Hongrie), mort le 15 mars 1997.

Après des études à l'Académie de peinture de Budapest, il vient en 1931 à Paris où il dessine dans une agence de publicité. Influencé par l'abstraction géométrique, il deviendra une figure marquante de l'Op art dans les années 1950, largement soutenu par Denise René.

Paris 7e. Imm. 6, rue du Général-Camou

Bibliographie

AILLAUD, ÉMILE, *Chanteloup-les-Vignes : quartier de la Noé*. Paris, Fayard, 1978.

ARRIZOLI-CLEMENTEL, Pierre, « Retour aux sources : Belloni et la mosaïque de Melpomène au Louvre, *Gazette des beaux-arts,* octobre 1993.

ARTAUD, FRANÇOIS : Histoire abrégée de la peinture en mosaïque. 1835.

BAUDOT, ANATOLE DE : « Les matériaux polychromes », *Encyclopédie d'architecture,* 1884.

BERTELLI, CARLO : *La mosaïque*. Bordas, 1995.

BOUILLON, JEAN-PAUL : *Journal de l'Art nouveau*. Skira, 1985.

BURTY, PHILIPPE : *Chef-d'œuvre des arts industriels*. Paul Ducrocq, 1866.

CHENNEVIÈRES-POINTEL, PHILIPPE DE : *Souvenirs d'un directeur des beaux-arts,* Arthéna, 1979.

CLOUZOT, HENRI : *Les métiers d'art, une orientation nouvelle*. Payot, 1920. BF : 21272 Prêt .

DARCEL, ALFRED : Les arts industriels de l'Antiquité et du Moyen Âge : les mosaïques, *Gazette des beaux-arts*, 1859 tome 1.

DEGERT, ABBÉ : L'église de la Daurade, dans *Bulletin de la Société archéologique du midi de la France,* 20 décembre 1904.

DEMMIN, AUGUSTE : *Encyclopédie des beaux-arts plastiques*. (tome 1 : l'art de la mosaïque p. 497 à 510). Paris, Furne, Jouvet & Cie, v. 1867.

EPHRUSSI, CHARLES : « La mosaïque de l'abside du Panthéon », *Gazette des beaux-arts* octobre 1884.

FLONNEAU, JEAN-MARIE : *Deux siècles d'industrie dans le Loiret 1750-1950,* Orléans, Chambre de commerce et d'industrie du Loiret, s.d.

GARNIER, ÉDOUARD : *Histoire de la verrerie et de l'émaillerie*

GASSIOT-TALABOT, GÉRALD : *La Grande borne à Grigny,* Paris, Hachette, 1978.

GERSPACH, ÉDOUARD : « La mosaïque absidale de St-Jean-de-Latran » *Gazette des beaux-arts* février 1880.

GERSPACH, ÉD. : *La mosaïque*. Quantin,1881.

GERSPACH, ÉD. : « Les mosaïques de Belloni » *Gazette des beaux-arts,* janvier 1888.

GERSPACH, ÉD. : « La mosaïque décorative à l'Exposition », *Revue des arts décoratifs,* déc. 1889.

GREFF, JEAN-PIERRE : *Jean Bazaine*. Berne, Benteli Verlag, 1994.

GUÉNÉ, HÉLÈNE : *Odorico*, Bruxelles, AAM, 2000.

GUILHERMY, FERDINAND DE : *La Sainte-Chapelle,* 1867.

HAVARD, HENRY : *Dictionnaire de l'ameublement*. 1887-1890.

HUISMAN, GEORGE : « L'art et l'État » *Europe*, 5 juin 1937.

LAMEIRE, CHARLES : *Rapport adressé à M. le ministre au nom de la Commission de la Manufacture nationale de mosaïque sur les travaux de la Manufacture nationale de mosaïque à l'Exposition universelle de 1889.* 1890.

LAVAGNE, HENRI : *La mosaïque.* PUF Que sais-je ? 1987.

LAVAGNE, HENRI ET COLL. : *La mosaïque, trésor de la Latinité, des origines à nos jours.* Ars latina, 2000.

LAVAGNE, HENRI : « Francesco Belloni et la naissance de l'art de la mosaïque à Paris sous la Révolution et l'Empire », in Letizia Tedeschi et Daniel Rabreau, *L'architecture de l'Empire entre France et Italie,* Mendrisio (CH), Silvana Editoriale, 2012.

LUNEAU, JEAN-FRANÇOIS : *Félix Gaudin (1851-1930).* Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2006.

MÉRIMÉE, PROSPER : « Considérations sur les applications de l'art à l'industrie », *Études anglo-américaines,* Champion 1930.

MORANT, HENRY DE, GASSIOT-TALABOT, GÉRALD : *Histoire des arts décoratifs*. Hachette, 1970.

MOUREY, GABRIEL : *Essai sur l'art décoratif moderne,* Ollendorf, 1921.

POUPÉE, HENRI ET MAGNE, HENRI-MARCEL : *Les professeurs du Cnam. Dictionnaire biographique 1794-1995* (dir. Claudine Fantanon et Henri Grelon). Paris, INRP/CNAM vol. 2, 1994.

PROUST, ANTONIN : *L'Art français,* 1890.

PROUST, ANTONIN : *L'Art sous la République,* 1891.

QUÉNIOUX, GASTON : *Les arts décoratifs modernes,* 1925.

RABELAIS : *Pantagruel*, Livre V chap XXXVIII.

SALVETAT, ALPHONSE : *De la mosaïque considérée dans sa pratique et ses aspirations actuelles, son origine, sa nature*. Paris, 1878.

SAND, GEORGES : *Les maîtres mosaïstes*, 1837.

SANDOZ, GEORGES ET GUIFFREY, JEAN : Exposition française d'art décoratif de Copenhague de 1909. *Rapport général précédé d'une étude sur les arts appliqués et industries d'art aux expositions*. Paris, Comité français des expositions à l'étranger, 1912. vol. CXXI.

STEFANO, FEMME ANDRYS, MARISE DE : *Le Renouveau de la mosaïque monumentale en France de 1875 à 1903,* Thèse soutenue en 1995 à l'université de Franche-Comté.

TOGNI, BRUNO : *Carrelages et dallages du XIIe au XIXe siècle*. Paris, Éd. du Patrimoine, 2010.

TURGAN, JULIEN : *Etudes sur l'Exposition universelle de 1867*. P. Lévy, 1867.

TURGAN, JULIEN : *Exposition des arts décoratifs,* tome 16.

VIEILLARD-TROIEKOUROFF, MAY : Nouvelles études sur les mosaïques de Germigny-des-près, dans *Cahiers archéologiques* 1967, tome XVII.

VIOLLET-LE-DUC, EUGÈNE : *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*. « Mosaïque »Paris, Bance, puis Morel, 1854-1868.

Périodiques

L'Architecture d'aujourd'hui.
L'Art du XIXe siècle, puis *L'Art et l'industrie au XIXe siècle.*
L'Art décoratif.
Art et décoration.
Art et industrie, Nancy.
L'Art et les métiers.
L'Art sacré.
Les Arts français.
L'Atelier.
Bulletin de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie, août 1874-1878.
Gazette des beaux-arts.
Mon chez moi.
La Plume.
La Revue de la Société du progrès de l'art industriel.